pas de table au G-I

Desbois
146
v.2
SMRS

PQ
2366
.M38
R67
1853
v.2

ROQUEVERT L'ARQUEBUSIER

NOUVEAUTÉS EN VENTE.

	Fr.	C.
Le Comte de Lavernie, par Auguste Maquet, collaborateur d'Alexandre Dumas, auteur du Beau d'Angennes, etc., etc. 4 vol. in-8, affiche à gravure, net.	18	»
Montbars l'Exterminateur, par Paul Duplessis, auteur des *Boucaniers* 4 vol. in-8, net.	18	»
Les Amours de Vénus, par Xavier de Montépin. 3 vol. in-8, net	13	50
Un Homme de génie, par madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8, net.	13	50
Le garçon de Banque, par Elie Berthet. 2 vol. in-8, net.	9	»
Les Lorettes vengées, par Henry de Kock. 3 vol. in-8, affiche à gravure, net.	13	50
Roquevert l'Arquebusier, par Molé-Gentilhomme, 4 vol. in-8, affiche à gravure, net.	18	»
Mademoiselle Bouillabaisse, par Charles Deslys, auteur de la *Mère Rainette*, la *Dernière Grisette*, etc., etc. 3 vol. in-8, affiche à gravure, net.	13	50
La Chasse aux Cosaques, par Gabriel Ferry, auteur du *Coureur des Bois*. 4 vol. in-8, affiche à gravure, net.	18	»
Le Chasseur d'Hommes, par Emmanuel Gonzalès, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	»
L'Usurier sentimental, par G. de la Landelle, 3 vol in-8., net.	13	50
L'Amour à la campagne, par Maximilien Perrin, 3 vol. in-8, affiche pochade, net	13	50
La Mare d'Auteuil, par Paul de Kock, superbe affiche pochade.	»»	»
6 vol. in-8 : net	30	»
Les Boucaniers, par Paul Duplessis, 3 vol. in-8., superbe affiche pochade net.	13	50
La Place Royale, par madame la comtesse Dash, 3 vol. in-8., net	13	50
La Marquise de Norville, par Elie Berthet, 3 vol. in-8., net.	13	50
Mademoiselle Lucifer, par Xavier de Montépin, 3 v. in-8., net	13	50
Les Orphelins, par madame la comtesse Dash, 3 vol. in-8., net.	13	50
La Princesse Pallianci, par le baron de Bazancourt, 5 vol. in-8., net.	22	50
Les Folies de Jeunesse, par Maximilien Perrin, 3 v. in-8., net.	13	50
Livia, par Paul de Musset, 3 vol. in-8., net.	13	50
Bébé, ou le **Nain du roi de Pologne**, par Roger de Beauvoir, 3 vol. in-8., net.	13	50
Blanche de Bourgogne, par madame Dupin, auteur de Cynodie, Marguerite, etc., 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»
L'Heure du Berger, par Emmanuel Gonzalès, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»
La Fille du Gondolier, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»
Minette, par Henry de Kock, 3 vol. in 8, net.	13	50
Quatorze de Dames par Mme la comtesse Dash, 3 vol. in-8, net.	13	50
L'Auberge du Soleil d'Or, par Xavier de Montépin, 4 vol. in-8., affiche pochade, net.	18	»
Debora par Méry, 3 vol. in-8., net.	13	50

Fontainebleau, typographie E. Jacquin.

ROQUEVERT

L'ARQUEBUSIER

PAR

MOLÉ-GENTILHOMME

AUTEUR

de *Marie d'Anjou*, du *Rêve d'une Mariée*, des *Demoiselles de Nesle*, etc., etc.

et CONSTANT GUÉROULT

II

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huguerie, 70 - BORDEAUX

PARIS

L. DE POTTER, ÉDITEUR,

38, RUE SAINT-JACQUES.

CHAPITRE HUITIÈME

VIII

La tartine de graisse d'oie.

Madame de Montmeylian elle-même semblait si ravie, qu'il eût été difficile de dire quelle était la plus heureuse de la mère ou de la fille.

Le comte d'Andryane vit l'émotion de mademoiselle de Montmeylian, il se rappela les paroles de pitié qu'elle avait prononcées en faveur de l'oiseau, et il comprit avec un dépit profond la maladresse qu'il avait commise et l'immense avantage que le chevalier de Sainte-Luce venait de conquérir dans l'opinion, peut-être dans le cœur de la jeune fille.

Mais le plus stupéfait, le plus anéanti de tous les spectateurs, était sans contredit Pierre Godard.

Un pareil coup était si étrange, si inouï, si complétement en dehors des usages re-

çus, que le veilleur de nuit, rigide observateur des us et coutumes, resta longtemps plongé dans l'accablement où l'avait jeté le départ de l'oiseau.

Il se sentait tout honteux d'avoir assisté, lui héraut, à une telle infraction aux réglements, et ne comprenant rien à l'enthousiasme de la foule, il n'était pas éloigné de voir dans ses cris le témoignage d'une violente indignation.

— Villandri ! dit le roi à celui qui l'accompagnait, dis-moi donc maintenant quel est celui qui a l'heureuse chance de plaire à mademoiselle de Montmeylian ?

— Sire, répondit Villandri, celui-là s'est montré doublement digne de son bonheur en comprenant l'angoisse de la charmante enfant pour le pauvre oiseau destiné à un affreux supplice, et en accomplissant sa délivrance avec une merveilleuse adresse.

— J'aurais dû le deviner, s'écria le roi. Mais, autre chose, Villandri! As-tu remarqué qu'il avait un fusil pendu à la selle de son cheval?

— Non, sire.

— Je l'ai vu, moi, et j'ai deux mots à dire à ce jeune homme.

Et quittant Villandri, il alla droit à Sainte-Luce.

— Mon jeune gentilhomme, lui dit-il, voulez-vous m'apprendre comment on vous nomme?

— Le chevalier de Sainte-Luce, sire, répondit le jeune homme en s'inclinant.

— Ah! vous êtes le fils du baron de Sainte-Luce?

— Oui, sire.

— J'en suis charmé pour vous ; votre père était un des plus braves gentilshommes de ce pays, et je répondrais bien que vous êtes digne de lui.

— Sire, répondit le chevalier avec un mélange de fierté et de modestie, je n'ai pas encore été à même de le prouver ; mais que l'occasion se présente un jour et j'espère bien ne pas faire déshonneur au nom qu'il m'a légué.

— En attendant, dit le roi, il est une

chose que vous avez prouvée deux fois aujourd'hui, c'est une adresse qui tient du miracle.

— Deux fois, sire? répondit Sainte-Luce avec embarras, je ne comprends pas...

— Votre rougeur me dit le contraire.

— Mais, sire, je vous assure...

— Monsieur le chevalier de Sainte-Luce, interrompit le roi, je ne sais si vous êtes de mon avis, mais je crois qu'il n'y a dans

tout ce pays qu'un homme capable de couper un ruban d'un coup d'arquebuse, et que cet homme est celui qui, il y a quelques heures, a logé, à une distance de cent pas, une balle dans l'œil d'un sanglier qui s'apprêtait à me faire un fort mauvais parti.

Sainte-Luce garda le silence.

— Vous voyez bien que j'ai deviné, reprit Henri.

— Je suis si heureux d'avoir réussi, que je n'ai pas la force de m'en défendre, sire.

— Eh bien, monsieur de Sainte-Luce, comme il est de toute justice que vous ayez votre part de l'animal que vous auriez, à la rigueur, le droit de réclamer tout entier, puisque c'est vous qui l'avez tué, je vous invite à souper aujourd'hui avec moi; nous verrons s'il est plus tendre après sa mort qu'il n'en avait l'air de son vivant.

— Sire, répondit Sainte-Luce tout stupéfait, c'est un honneur...

— Que vous acceptez, dit vivement Henri. Nous partirons ensemble, ajouta-

t-il avec un fin sourire, quand vous aurez reçu certain prix que vous mettez, j'en suis sûr, au dessus de tous les honneurs du monde.

Et il s'en fut rejoindre Villandri.

Pierre Godard vint l'aborder au même instant et après trois saluts profonds, de trois pas en trois pas, comme l'exigeait l'étiquette :

— Sire, dit-il avec une dignité qu'il crut à la hauteur du personnage auquel il s'adressait, si Votre Majesté veut proclamer le roi de l'arquebuse...

— Et il désignait du doigt, en parlant, le comte d'Andryane.

— Oui, par la mort-Dieu! dit Henri; mais, au reste, l'admiration de la foule l'a déjà élu hautement, nous n'avons plus qu'à lui confirmer son titre. Proclamez donc trois fois le chevalier de Sainte-Luce roi de l'arquebuse.

Au nom du chevalier de Sainte-Luce, Pierre Godard demeura étourdi, comme s'il eût reçu un coup sur la tête.

— Mais, sire, dit-il, je vous assure que

Votre Majesté confond, c'est M. le comte d'Andryane qui...

— Allez toujours, dit Henri ; s'il y a erreur, j'en prends sur moi la responsabilité.

Le veilleur de nuit vit qu'il fallait se résigner, et quoique désespéré d'un bouleversement qui confondait son intelligence, il fit le tour de l'arène en proclamant par trois fois le nom du chevalier de Sainte-Luce comme roi de l'arquebuse.

Puis, suivant le cérémonial usité, il réu-

nit autour du chevalier les douze tireurs qui avaient le plus approché du but, se mit lui-même en tête du cortége, et le conduisit ainsi jusqu'à mademoiselle de Montmeylian.

Là, le nouveau roi se détacha du groupe qui l'entourait et vint s'agenouiller aux pieds de la jeune fille.

Il était profondément ému et Laurence elle-même ne put dissimuler le bonheur dont son âme était remplie quand elle lui remit la coupe d'or qui était la récompense du vainqueur.

Le comte d'Andryane observait d'un œil sombre et désespéré toute cette scène, dont aucune nuance n'échappait à son esprit jaloux.

Il remarqua que madame de Montmeylian elle-même, quoiqu'elle favorisât évidemment ses prétentions sur sa fille, semblait couver du regard son heureux rival.

Le marquis de Montmeylian seul considérait tous ces détails de cet œil sec et hautain qui glaçait tous ceux qui l'approchaient.

Pendant ce temps, les concurrents de toute espèce, joueurs de barre et tireurs à l'arquebuse, sortaient pêle-mêle de l'arène et se répandaient dans la plaine, cherchant les parents ou amis qu'ils avaient parmi les spectateurs.

Quand Gilles-le-Songeur voulut sortir comme les autres, il regarda de tous côtés, et fut très surpris de ne pas voir Fœdor.

Il fit entendre cinq à six notes dont les sons aigus avaient le pouvoir de l'amener immédiatement à ses pieds; mais cette fois

l'avertissement ne produisit aucun effet, le chien ne parut pas.

Qu'était-il devenu ?

Fœdor avait l'esprit très vagabond et le flair fort délicat ; or voilà ce qui était advenu.

Une fois bien et duement installé dans l'enclos, il s'était mis à le parcourir en tous sens pour se distraire, et en courant ainsi de côté et d'autre, son odorat avait été alléché par un parfum de graisse d'oie dont les voluptueuses émanations l'arrêtèrent tout à coup dans son élan.

Alors le brave animal se campa tout droit sur ses quatre pattes, leva le nez en l'air, dilata ses narines, étudia un instant la direction de cette appétissante odeur, puis, se tournant à gauche avec la fermeté de décision d'un chien sûr de son flair, il marcha droit à Fifi, qui, entièrement absorbé par la magnificence du spectacle qu'il avait sous les yeux, avait laissé descendre insensiblement jusqu'à son genou la main qui tenait la précieuse tartine.

Arrivé là, Fœdor se livra d'abord au manége qu'emploient généralement ses pareils pour faire comprendre qu'ils ac-

cepteraient volontiers leur part d'un mets qu'on ne songe pas à leur offrir.

Il jeta à Fifi, qui ne le voyait pas, des regards pleins de tendresse, agita sa queue, gémit timidement et passa sa langue sur ses lèvres avec une expression de convoitise et de sensualité non équivoque.

Cela dura bien cinq minutes de la sorte, au bout desquelles Fœdor ne recevant aucune réponse à ses supplications, s'approcha doucement de la tartine, et se hasarda à la flairer.

Voyant qu'on ne la retirait pas, il l'effleura légèrement du haut de la langue; puis enfin, enhardi par l'impunité, il se mit à lécher largement, mais toujours avec les plus grandes précautions, de peur d'éveiller la susceptibilité du propriétaire.

Quand Gilles fit entendre le coup de sifflet auquel Fœdor obéissait si bien d'habitude, la tartine était devenue d'une netteté remarquable.

Cependant, quelques parcelles de graisse brillaient encore dans les interstices que produit la cuisson dans le pain, et Fœdor avait résolu de ne rien laisser.

C'est pour cela qu'il n'accourut pas immédiatement au signal de son maître.

Il voulut achever à la hâte ce qui restait, et le mouvement que produisit cette précipitation attira vers lui les regards de Fifi.

A l'aspect de sa tartine parfaitement nettoyée, l'enfant demeura d'abord anéanti, puis il se mit à éclater en sanglots.

Mais Fœdor avait déjà rejoint son maître, et, gravement accroupi à ses pieds, il léchait son museau avec la volupté calme et béate d'un dévôt qui dit ses grâces.

La danse devait succéder aux jeux, et tout le monde se dispersait dans la prairie, par groupes et par familles.

Le moine, qui ne dansait pas, allait s'éloigner, lorsque Henri de Navarre vint à lui, suivi de deux hommes qui marchaient respectueusement à vingt pas derrière lui.

— Mon père, lui dit-il, un mot, je vous prie.

CHAPITRE NEUVIÈME

IX

Caridès la Sévillanne.

Le moine s'arrêta, légèrement interdit et se tournant vers le roi :

— Je vous écoute, sire.

— Mon bon père, reprit Henri, au plai-

sir que vous semblez prendre aux jeux naïfs de ces braves gens, je suis convaincu que vous êtes un excellent homme.

— Ah ! sire, dit le moine en s'inclinant.

— Aussi, dit Henri, je ne veux pas qu'il soit dit que vous ayez passé à Nérac sans éprouver mon hospitalité, ne fût-ce que pour prouver aux ligueurs que j'ai bien quelques qualités parmi les nombreux défauts dont ils me gratifient ; vous passerez la nuit au château.

Le moine fut loin de paraître enchanté de cette invitation.

— Pardon, sire, balbutia-t-il assez troublé, mais les devoirs de ma profession, une mission sacrée, me forcent à partir en toute hâte.

— Il faut toujours que vous passiez la nuit quelque part, reprit le roi, et je vous le répète, je veux que ce soit à mon château de Nérac, où vous serez beaucoup mieux que partout ailleurs. Sur mon âme! vous avez une physionomie qui fait qu'on s'intéresse tout de suite à vous.

— Je suis désolé, sire, répliqua le moine de plus en plus troublé, de ne pouvoir accepter un tel honneur, mais je vous assure...

— Oh! vous me plaisez trop, mon père, pour que j'admette aucune objection, et, afin de vous prouver que je veux vous recevoir avec toute la considération qu'on doit à un homme de votre robe, je veux vous faire accompagner de deux de mes gardes.

Et se tournant vers les deux hommes d'armes qui le suivaient à distance :

— Holà! leur cria-t-il.

Les deux gardes s'avançèrent.

— Vous allez procurer à ce bon père un cheval d'une allure douce et paisible, comme il convient à son âge et à son saint caractère, et vous l'accompagnerez jusqu'au château. Surtout, veillez bien à ce qu'on ait pour lui les plus grands soins, car si, faute d'égards ou pour toute autre cause, j'allais ne plus le trouver au château en rentrant, c'est à vous que je m'en prendrais.

Le moine comprit qu'il n'y avait pas à

répliquer; il se tut et s'inclina en signe de remercìment; puis le roi Henri s'étant éloigné, il suivit les deux gardes.

Henri de Navarre rejoignit Villandri en souriant.

— Notre moine a bien voulu accepter notre hospitalité, lui dit-il.

Puis il ajouta :

— Va donc dire à notre bon cousin, le roi de l'Arquebuse, que nous n'attendons plus que lui pour partir.

Villandri s'empressa d'exécuter cet ordre et un instant après Henri partait au galop vers la montagne, suivi de quelques uns de ses gentilshommes qui étaient venus à sa rencontre et ayant à sa droite le chevalier de Sainte-Luce.

Il y avait cinq minutes à peine qu'ils avaient quitté la prairie, lorsqu'une femme de haute taille, couverte de vêtements communs, mais de couleur éclatante, et drapés d'une façon qui avait quelque chose de théâtral, vint s'appuyer contre la barrière de l'arène, comme si elle succombait sous le poids de la fatigue.

Cette femme pouvait avoir quarante ans environ, et quoiqu'elle appartînt évidemment à la classe du peuple, ses traits, fortement accentués, avaient une expression d'énergie, de gravité et de grandeur sauvage qui imposait tout d'abord; ses cheveux noirs et touffus, mêlés de quelques fils d'argent, son large front où l'on eût cru voir la trace de quelque grande catastrophe; ses yeux noirs qui éclataient fixes et ardents sur un teint d'un brun doré, en ce moment horriblement pâle, donnaient à sa physionomie un cachet d'étrangeté qui ne permettait pas de passer indifférent devant elle.

Après quelques instants d'immobilité,

causée sans doute par la fatigue qui l'accablait, elle releva la tête, porta ses regards autour d'elle avec une curiosité fiévreuse, jeta un coup-d'œil rapide sur tous les groupes, puis après les avoir scrutés un à un avec une inquiétude toujours croissante, elle parut saisie d'un découragement profond, et laissa retomber péniblement sa tête dans sa main.

Mais cela ne dura pas, elle sortit bientôt de cet accablement, et après avoir paru hésiter entre plusieurs personnes qui causaient autour d'elle, son choix se fixa enfin sur nos trois commères, qui conver-

saient en ce moment sur un ton fort animé.

Elle alla vers elles, et s'arrêtant à trois pas, comme si un sentiment basé sur quelque cause secrète lui eût commandé cette réserve :

— J'arrive de bien loin, leur dit-elle, veuillez me donner un renseignement ; les jeux vont-ils commencer, ou seraient-ils déjà finis ?

A cette voix qui mettait fin à une discussion peu amicale, à en juger par les traits

enflammés de la Capeline et la mine railleuse de la belle meunière, les trois femmes se retournèrent brusquement; puis les deux plus âgées, la mère Brigitte et la Capeline, reculèrent tout-à-coup à la vue de l'étrangère, comme si elles se fussent trouvées face à face avec le malin esprit.

— Caridès! murmura Brigitte d'un air terrifié.

— La femme de la Croix-de-l'Ermite! dit la Capeline du même ton.

Louison les regardait, toute surprise de leur effroi, auquel elle ne comprenait rien.

— Qui êtes-vous donc, dit-elle à l'étrangère, pour leur faire une telle peur?

— Je me nomme Caridès, répondit celle-ci avec calme; mais, je vous en prie, madame, veuillez répondre à ma question : les jeux seraient-ils terminés ?

— Mais oui, répondit la meunière.

— Il y a longtemps? reprit vivement Caridès.

— Un quart d'heure à peine.

Caridès garda un moment le silence; puis, elle murmura d'une voix profondément désolée :

— Vingt lieues à pied, et arriver trop tard !

Et s'adressant de nouveau à la meunière :

— Dites-moi, jeune femme, comme de coutume, il y a eu tir à l'arquebuse?

— Oui, sans doute, répondit Louison.

— Et, parmi les concurrents, a-t-on remarqué cette fois quelques gentilshommes ?

— Il y en avait plusieurs, et un, entre autres, qui peut passer pour être d'assez bonne race : le roi Henri !

— Ah ! et les autres ?

— Quant aux autres, je ne les connais pas.

— Aucun ?

— Aucun.

— Quoi! vous ne savez pas un nom? cherchez bien.

— Ah! oui, un seul, celui du roi de l'arquebuse, qui a été proclamé trois fois.

— Et... ce nom? demanda Caridès en proie à une émotion qui lui étouffait la voix.

— C'est le chevalier de Sainte-Luce.

A ce nom, une révolution subite s'opéra

sur le visage de Caridès; elle leva les yeux au ciel et demeura comme en extase :

— Sainte-Luce! murmura-t-elle avec une expression d'ineffable bonheur.

Louison fit un mouvement pour s'éloigner.

— Un mot encore, un mot, lui dit vivement Caridès; comment est-il, le chevalier de Sainte-Luce?

— Ah! dame, faut être juste avant tout,

dit la meunière; mon mari est un bel homme, je peux m'en vanter, quoi qu'en dise la Capeline, mais il ne brille pas auprès de lui. C'est le plus beau garçon du pays.

— Ah ! il est beau ! dit Caridès avec ravissement.

— Comme un archange.

— Et il est parti ?

— Il vient de quitter la fête avec le reyot.

— Le reyot! qui donc appelez-vous reyot? Est-ce que ce n'est pas le roi de Navarre?

— Mais oui; tenez... vous pouvez le voir encore.

— Où donc? s'écria Caridès en saisissant la main de la jeune femme avec impétuosité.

— Tenez, dit Louison, en lui désignant du doigt une vingtaine de cavaliers qui gravissaient au loin la montagne, voyez-vous parmi les trois gentilshommes qui

sont de quelques pas en avant des autres, celui qui porte une toque noire ornée d'une plume blanche ?

— Oui, oui, je le vois.

— Eh bien! c'est lui, c'est le chevalier de Sainte-Luce.

Alors Caridès ne songea plus à la meunière et resta les yeux fixés sur le cavalier à la toque noire, jusqu'à ce qu'il eût disparu sur l'autre versant de la montagne.

— Il reviendra ici, murmura-t-elle ; je le verrai ce soir ou demain.

Puis, portant vivement la main à sa tête, elle chancela tout à coup.

— Sainte-Vierge! qu'avez-vous donc? lui demanda Louison, en courant à elle.

— Je ne sais, balbutia Caridès, une faiblesse; il y a longtemps que je n'ai mangé, j'avais tant peur de ne pas arriver à temps.

Elle se laissa glisser sur le gazon et perdit tout à fait connaissance.

— Mais venez donc, cria Louison à Bri-

gitte et à la Capeline ; vous voyez bien que cette pauvre femme a besoin de secours.

— Secourir une maudite ! s'écria Brigitte avec horreur ; non, non !

— Vous ne voyez pas que c'est une ruse de Satan ! ajouta la Capeline.

Au même instant un chien accourut, et vint lécher le visage de Caridès : c'était Fœdor.

— Voilà des femmes qui ont moins

d'âme que mon chien, dit Gilles, en jetant un regard de travers aux deux matrones.

Et, tirant un flacon de sa poche, il s'agenouilla près de Caridès et le lui fit respirer.

Deux minutes après, elle reprenait ses sens.

Alors, Louison, voyant qu'elle n'avait plus besoin de ses soins, et cédant aux instances de la Capeline et de Brigitte qui la tirait par la manche et la suppliait de

partir dans l'intérêt de son salut, consentit enfin à s'éloigner et prit avec elles le chemin d'une petite montagne qu'il fallait traverser pour retourner à Nérac.

CHAPITRE DIXIÈME

X

La Croix de l'Ermite.

Quand les trois commères furent arrivées à mi-chemin de la montagne :

— Ah çà, maintenant, dit la meunière en s'arrêtant tout court, allez-vous enfin me r .conter l'histoire de cette Caridès?

— Oui, oui, dit Brigitte en consultant de l'œil la Capeline; je crois que, maintenant, nous sommes assez loin pour n'avoir à craindre aucun maléfice de sa part.

Les trois femmes s'assirent en triangle, de manière à pouvoir se communiquer entre elles toutes leurs impressions, ce qui ajoute beaucoup au charme d'un récit, et Brigitte commença son histoire, dont nous allons nous charger nous-même, pour éviter au lecteur les mille interruptions et les parenthèses sans fin qui l'alongèrent du double et en altérèrent singulièrement la clarté.

faut nous reporter à dix-sept ans de là.

Le soleil venait de disparaître, laissant sur la campagne une teinte légère, une clarté douce et uniforme, qui pénétrait le cœur de mélancolie.

L'*Angelus* se fit entendre; c'est l'heure où cessent les travaux, l'heure où, de toutes parts, hommes, femmes, troupeaux, s'acheminent lentement et pêle-mêle vers la ferme, où les attendent une nourriture et un repos réparateurs.

Aux grands coups de la cloche sainte,

la porte charretière de la ferme des Aubiers s'ouvrit toute grande, et l'on y vit arriver successivement les chevaux traînant sur le sol les instruments de labourage, les troupeaux de bœufs et de moutons harcelés par les chiens au poil inculte et à l'œil hagard, les charrettes chargées de foin et de trèfle, dont l'odeur pénétrante embaumait l'air en passant.

Au milieu de la vaste cour où défilaient toutes ses richesses, se tenait Peblo Rocca, le mari de Caridès, contemplant en silence la large encolure de ses chevaux, la belle mine de ses troupeaux et le riche butin

qui faisait crier sous son poids les larges roues de ses charrettes.

Peblo Rocca était un Basque à la mine sèche, dure et sournoise ; mais, quoiqu'il inspirât peu de sympathie, chacun s'accordait à reconnaître que c'était un homme habile et laborieux.

Depuis trois ans qu'il avait pris à ferme la terre seigneuriale des Aubiers, il en avait doublé la valeur par son intelligence et son activité.

Et puis, la fortune avait favorisé ses ef-

forts avec une merveilleuse persistance, lui donnant d'abondantes moissons quand les récoltes étaient mauvaises pour tous, garantissant miraculeusement ses troupeaux de la contagion qui décimait ceux de ses voisins, lui procurant des marchés avantageux là où ses rivaux se voyaient contraints de vendre avec perte ou sans bénéfice.

Une prospérité si éclatante et si soutenue éveilla bientôt l'attention : on en rechercha la cause, et on crut la trouver dans la présence, au centre d'un petit terrain dépendant de la ferme des Aubiers,

d'une vieille croix en fer toute rouillée, à laquelle se rattachait je ne sais quelle mystérieuse légende, et que le pays honorait d'une dévotion toute particulière.

A la ferme, comme dans le pays, tout le monde partageait cette croyance, un seul excepté, et ce personnage, c'était Pablo Rocca.

Suivant la coutume des gens heureux en affaires, le métayer attribuait sa prospérité à son seul mérite; son orgueil et son penchant naturel à l'incrédulité se refusaient également à reconnaître une in-

tervention divine ou une protection surnaturelle dans le succès qui s'attachait à toutes ses entreprises, et il prenait en pitié la naïve croyance des braves paysans qui voyaient un talisman dans cette fameuse croix de l'Ermite, dont chacun enviait la possession.

Peblo Rocca jeta un dernier regard sur l'ensemble de la ferme, sur les vastes étables où entraient les bœufs d'un pas lent et régulier, sur les immenses greniers où les moissonneurs entassaient les charretées de foin qu'ils venaient de rapporter des champs, sur les magnifiques hangars

qui abritaient les instruments de culture, puis il se dirigea vers la cuisine, dont les vitres étincelantes apprenaient aux travailleurs affamés qu'un repas abondant les attendait.

Il trouva tout le monde réuni, hommes et femmes, autour de la lourde table sur laquelle se prenait le repas du soir; le couvert était déjà mis, couvert simple, rustique, mais dont l'aspect n'en excitait pas moins l'appétit et la gaîté des convives.

Une jeune femme de dix-huit à dix-neuf

ans, à la taille haute et bien prise, à la mine fière et hardie, à l'œil noir, au regard superbe, Caridès tenait le bout de la table, ayant devant elle une pile d'assiettes de faïence brune et une gigantesque marmite toute fumante.

La manche retroussée, le bras nu jusqu'au coude, un beau bras plein, arrondi, un peu bruni par l'air et le soleil, Caridès servait à chacun sa pitance avec une grâce et un aplomb rustiques qui ajoutaient à sa mâle beauté une saveur toute particulière.

A sa droite et à sa gauche étaient assis

deux jolis enfants de trois ans environ, le sien et celui du baron de Sainte-Luce, et ses regards allaient de l'un à l'autre avec une tendresse si profonde et si également partagée, qu'il eût été impossible de deviner lequel des deux était l'étranger.

— Dites donc, père Anselme, dit Peblo à l'un de ses moissonneurs, vous savez que je viens d'acheter quelques arpents de terre ?

— Oui, répondit le bonhomme, nous savons cela, et du fameux terrain ; en-

core une heureuse affaire que vous avez faite là, monsieur Peblo

— Je le crois ; mais maintenant je vais avoir besoin d'un nouveau bâtiment pour engranger le surcroît de grains que vont me rapporter ces trente-deux arpents ; il faut que je parle pour cela à Marcel, le maître maçon, il demeure à deux pas de nous ; père Anselme, dites-lui donc de venir me parler demain matin.

— Votre commission sera faite dès ce soir, monsieur Peblo.

Le repas fini, chacun prit congé des maîtres de la maison.

Le lendemain, au point du jour, Marcel, le maître maçon, vint parler à Peblo Rocca, qu'il trouva seul, et l'air tout réfléchi sur le petit terrain au centre duquel s'élevait la Croix de l'Ermite.

— Marcel, dit le métayer au maître maçon, il me faut une seconde grange, or, voici un terrain qui ferait parfaitement l'affaire, prenez vos mesures et établissez-moi ça le plus vite et le plus solidement possible.

— Sur ce terrain? dit le maçon, impossible, monsieur Peblo.

— Comment, impossible! et la raison?

— Dame! la raison, c'est que pour bâtir une grange ici, il faudrait détruire la Croix de l'Ermite.

— Eh bien! on l'enlèvera; elle est assez vieille et assez rouillée pour cela.

— Enlever la Croix de l'Ermite! s'écria

Marcel épouvanté, mais vous n'y pensez pas, monsieur Peblo.

— J'y ai réfléchi, au contraire; ma grange sera très bien là; vous vous mettrez donc à l'ouvrage dès demain, et, pour commencer, vous abattrez cette croix, dont je vous fais cadeau, si vous croyez qu'elle porte si bonne chance.

— Monsieur Peblo, dit Marcel, cherchez un autre maçon; quant à moi, j'aimerais mieux ne jamais toucher un moëllon de ma vie que de porter la main sur la Croix de l'Ermite, et si vous voulez m'en croire...

— C'est bon, dit brusquement Peblo, je sais ce que j'ai à faire.

Marcel salua et partit.

Peblo se dirigea vers sa maison.

— Caridès, dit-il à sa femme, donne-moi mon bâton et mon manteau.

— Tu sors, Peblo?

— Je vais à la ville.

Caridès lui jeta son manteau sur les

épaules ; il prit son bâton et partit d'un pas rapide.

A peine était-il sorti que le père Anselme entra dans la cuisine, les traits tout bouleversés.

— Eh ! Sainte-Vierge ! s'écria la jeune femme, qu'y a-t-il donc, que vous est-il arrivé, père Anselme ?

— A moi ? rien, répondit le bonhomme, mais c'est à vous, c'est à M. Peblo, c'est à la métairie qu'il va arriver malheur. Savez-

vous bien ce que veut faire votre mari, madame Caridés?

— Je n'en sais rien, Peblo ne confie ses affaires à qui que ce soit.

— Eh bien, il veut faire abattre la Croix de l'Ermite.

— Oh! ce n'est pas possible! s'écria Caridès en pâlissant à son tour.

— C'est pour cela qu'il a fait venir Marcel ce matin, mais Marcel a refusé.

— Faire abattre la Croix de l'Ermite! répéta Caridès avec terreur. Mais, ajouta-t-elle, pourquoi donc est-il allé à la ville?

— Sans doute pour y trouver un maçon qui consente à se charger de la besogne que Marcel a refusé de faire.

— Que le ciel nous préserve! murmura Caridès avec accablement.

La jeune métayère attendit avec impatience le retour de son mari.

Le jour tirait à sa fin, et il n'avait pas encore paru.

Elle s'en fut à la grande porte de la ferme, d'où le regard dominait la route qui conduisait à Nérac.

La journée avait été brûlante, de grands nuages fauves s'amassaient à l'horizon, jetant sur la campagne des teintes sinistres.

Bientôt le ciel tout entier fut couvert, les ténèbres se firent brusquement, rendues plus sombres et plus effrayantes par un

jet de lumière rougeâtre qui partait d'un seul point de l'horizon et semblait se traîner péniblement sur le sol.

Des grondements sourds, lointains, presqu'insensibles, palpitaient sous cette épaisse couche de nuages et jetaient dans l'âme une appréhension terrible.

Les oiseaux voltigeaient de côté et d'autre avec effroi, étonnés de cette nuit subite et du silence mortel qui régnait de toutes parts.

On eût dit que la nature entière était

dans l'attente de quelque grande catastrophe.

Caridès pensait avec inquiétude à Peblo, elle redoutait pour lui quelque accident sur une route déserte où il n'eût pas trouvé une demeure, pas une chaumière où s'abriter contre l'orage, quand elle le vit paraître tout-à-coup sur le point culminant du chemin où plongeait son regard.

Elle le reconnut à la sombre clarté qui rasait la campagne; un homme marchait à ses côtés, et tous deux hâtaient le pas

en baissant la tête, comme si chacun eût été absorbé dans ses pensées.

Ils arrivèrent enfin, et Caridès reconnut que les prévisions du père Anselme ne l'avaient pas trompé.

L'homme qui accompagnait son mari était un maçon ; il portait sur son dos ses instruments de travail : une pioche et une truelle.

Mais chose étrange ! le fer de sa pioche brillait comme de l'acier poli, et semblait n'avoir jamais touché la terre ; le cuivre

de sa truelle étincelait comme de l'or pur, et l'on eût juré que jamais le plâtre n'en avait terni l'éclat.

Cette bizarrerie frappa Caridès et la porta à examiner cet ouvrier si soigneux de ses outils.

C'était un homme de quarante ans environ, d'une constitution robuste, et dont les traits disparaissaient en partie sous une épaisse barbe d'un roux ardent.

Sa physionomie était d'une impassibilité que rien ne semblait pouvoir altérer;

son regard fixe et enflammé lançait de sombres éclairs à travers les épais sourcils qui les voilaient à moitié.

Enfin, et cette particularité n'était pas la moins frappante, ses mains étaient blanches et délicates comme des mains de femme.

Quand il eût pénétré dans la métairie, il s'arrêta un instant au centre de la cour, croisa les bras sur sa poitrine, et porta successivement ses regards sur tous les bâtiments avec une expression d'ironie profonde et de triomphe.

— Entrons donc, maître Drack, lui dit Peblo, nous venons de faire une bonne course, vous devez avoir l'appétit ouvert.

— Entrons, répéta le maçon d'une voix brève.

Et tous deux suivirent Caridès, qui les précéda dans la cuisine et leur servit à souper.

— Merci, lui dit Drack en repoussant son assiette, je ne prendrai rien.

— Rien ? s'écria Peblo.

— Rien qu'un verre d'eau, répliqua le maçon.

— De l'eau ? Allons donc ? vous boirez bien du vin.

— Un verre d'eau, pas autre chose.

Et il présenta son verre à Caridès qui le remplit d'eau jusqu'au bord.

Le maçon l'avala d'un trait, et, après

l'avoir bu, il se mit à respirer avec une expression de volupté inouïe.

— Tu as donc quelque chose à faire bâtir? demanda Caridès à son mari.

— Oui, Caridès, répondit le métayer, et c'est pour cela que je suis allé ce matin à la ville, car Marcel ne convient pas pour cela.

— C'est donc un ouvrage bien difficile?

— C'est quelque chose au-dessus de ses

forces; il me fallait un ouvrier de Nérac, et comme j'allais y entrer, j'ai rencontré maître Drack qui marchait quelques pas devant moi, ses outils sur le dos. Je lui ai proposé l'affaire, il l'a acceptée, nous nous sommes entendus pour le prix, et au lieu d'entrer dans la ville, il a rebroussé chemin, et nous sommes revenus ensemble à la ferme. Or çà, maître Drack, vous ne prenez rien, décidément?

— Rien, répondit maître Drack.

— Eh bien! si nous commencions la

besogne ce soir même, qu'en dites-vous ? il fait encore jour.

— Je suis prêt, dit le maçon.

Il se leva, ramassa ses outils qu'il avait déposés dans un coin et attendit, toujours impassible.

— Peblo ! s'écria alors Caridès en se jetant au devant de son mari, et lui saisissant la main avec force, Peblo, je sais ce que tu as résolu... Je t'en prie, n'en fais rien ! la Croix-de-l'Ermite nous a toujours protégés, respecte-la, ne nous expose pas

à a colère du ciel en portant une main sacrilége sur cette sainte relique, à la protection de laquelle nous devons tout, la fortune et le bonheur.

— Caridès, tu es aussi folle que les autres, répliqua Peblo, mais je n'aurai pas la folie de sacrifier mes intérêts à une croyance absurde.

Cependant, devant l'angoisse de sa femme, il parut hésiter un instant.

— Dois-je partir? demanda maître

Drack, en fixant sur le métayer un regard empreint d'un dédain glacial.

— Allons, finissons-en, s'écria brusquement Peblo.

Il repoussa sa femme de la main et sortit, précédé de maître Drack, qui marcha droit au terrain où était la Croix-de-l'Ermite, comme s'il eût connu la ferme aussi bien que Peblo lui-même.

— Par où dois-je commencer? demanda alors le maçon.

— Vous le voyez, répondit Peblo ; vous ne pouvez travailler que sur un terrain uni ; cette croix vous gêne donc ; il faut commencer par l'abattre.

— C'est juste, dit maître Drack.

Il jeta à terre sa truelle, prit sa pioche à la main et s'approcha de la croix.

C'était une croix en fer toute rongée par la rouille et scellée dans un grossier piédestal de granit.

Maître Drack demeura quelques instants

à la contempler, immobile et silencieux.

Les moissonneurs, hommes et femmes, prévenus par le père Anselme du projet de Peblo, étaient venus, ainsi que Caridès, sur le terrain de la Croix-de-l'Ermite, et tous attendaient avec terreur l'issue de la scène qui se préparait.

— Eh bien! dit Peblo, qui vous arrête?

Le maçon ne répondit rien et prit sa pioche à deux mains.

En ce moment, un silence funèbre ré-

gnait sur la campagne; le ciel était terne, uni et immobile comme une coupole d'étain; la foudre n'éclatait pas, elle roulait sans discontinuer, sourde et profonde comme une colère contenue.

La lueur sinistre qui partait de l'horizon vint éclairer en plein les traits de maître Drack.

Ses yeux dardaient des éclairs sur la croix, et sa barbe rousse semblait flamboyer.

Il se prit à sourire, et l'on vit une dou-

ble rangée de dents blanches et fines étinceler entre ses lèvres ardentes.

Enfin, il leva sa pioche et la laissa retomber au pied de la croix d'où l'on vit jaillir une gerbe d'étincelles.

Il frappa pendant cinq minutes sans s'arrêter, et ce granit, contre lequel semblaient devoir s'émousser les outils les mieux trempés, tomba en poussière sous la pointe aiguë de sa pioche, comme si c'eût été un monceau de terre durcie par la gelée.

La croix s'ébranla peu à peu, chancela tout-à-coup, tomba sur le sol et se brisa en deux parties.

Au même instant, la clarté étrange qui palpitait sur le sol comme un malade qui agonise, disparut sous un nuage épais, et une obscurité profonde enveloppa la campagne.

Les paysans, saisis d'horreur et d'épouvante, se prirent par la main et frissonnèrent en même temps comme si une secousse électrique les eût frappés tous à la fois.

Cependant, l'un d'eux conserva assez de sangfroid pour allumer sa lanterne, qu'il avait apportée avec lui, et, grâce à sa précaution, chacun put se voir et se reconnaître.

Ce fut Peblo qui, le premier, rompit le silence mortel qui pesait sur toutes les âmes comme un manteau de plomb.

— Allons, enfants, le souper vous attend, dit-il aux moissonneurs.

Puis, se tournant du côté de la croix :

— Holà! maître Drack, venez-vous manger ou boire un coup?

Maître Drack ne répondit pas.

— Jean, dit alors Peblo au paysan qui tenait la lanterne, viens donc ici, je ne vois pas le maçon.

On chercha par tout le terrain, on fouilla tous les coins de la ferme, mais tout fut inutile, on ne retrouva ni le maçon, ni ses outils.

— Voilà qui est singulier, murmura tout bas Peblo ; un maçon qui s'en va sans se faire payer sa peine !

Le lendemain Peblo fit jeter sur le chemin la croix brisée et son piédestal de granit, puis trois maçons venus de la ville commencèrent à élever la grange dont il avait besoin. Mais les travaux furent presque aussitôt interrompus ; l'un de ces ouvriers, étant pris de vin, se laissa tomber dans une mare où il trouva la mort, l'autre fut saisi subitement d'une fièvre qui le mit au lit, et le troisième fut trouvé un matin assassiné au coin d'un bois.

Enfin le malheur sembla vouloir s'attacher à tout ce qui, de près ou de loin, tenait à la ferme des Aubiers.

Une contagion se déclara dans le pays, et l'on remarqua, chose étrange! qu'elle ne s'attaquait qu'aux gens employés par Peblo Rocca; de sorte qu'en quelques jours il se vit abandonné de tous les ouvriers, hommes et femmes, et dans l'impossibilité de les remplacer, quelque prix qu'il offrît pour tenter la cupidité des paysans.

Alors ses terres demeurèrent à l'aban-

don, se détériorèrent faute de culture; puis ses troupeaux disparurent peu à peu, enlevés par la maladie, ses grains et ses fourrages se perdirent avec une incroyable rapidité.

Au bout de six mois, Peblo se vit contraint de céder à un autre la ferme des Aubiers.

Il se retira avec Caridès dans une petite chaumière où le malheur les suivit avec le même acharnement, et on vit bientôt Peblo et Caridès pâles, maigres, couverts de haillons et frissonnant au soleil,

car la fièvre les avait saisis tous deux.

Le bruit d'un galop de cheval interrompit Brigitte à cet endroit de son récit.

Les trois commères tournèrent la tête et aperçurent un jeune homme qui arrivait ventre à terre par l'étroit sentier qu'elles dominaient de quelques pas.

— Tiens, dit la meunière, c'est le roi de l'Arquebuse.

— Vous croyez ? demanda la Capeline.

Mais en moins d'une minute il arriva jusqu'à elles et les dépassa; c'était bien le chevalier de Sainte-Luce.

— Tiens, dit Brigitte, c'est singulier, il était parti avec notre reyot, comment se fait-il donc qu'il revienne par ici?

— Comment! vous ne devinez pas? dit la Capeline.

— Pas du tout.

— Quel est le chemin qu'il prend en ce moment?

— Le chemin du château de Montmeylian, c'est facile à voir.

— Eh bien, reprit la Capeline, il est jeune, joli garçon, il court à se briser vingt fois le cou, et vous ne comprenez pas qu'il va à un rendez-vous d'amour ?

— Mademoiselle de Montmeylian est si jolie! dit la meunière; on peut bien perdre un peu la tête pour elle.

— Mais reprenez donc l'histoire de

Caridès, mère Brigitte, c'est effrayant... mais j'aime bien ces histoires-là, moi.

Pour peu que le lecteur soit de l'avis de la belle meunière, nous allons revenir à Caridès.

Un soir d'été, c'était un dimanche, Caridès allait se rendre à vêpres, tandis que Peblo, qui, de tout temps s'était fait un point d'honneur de ne jamais mettre les pieds dans une église, se tenait, immobile, appuyé au seuil de la chaumière, quand un homme parut tout-à-coup à leurs

yeux, mais si brusquement, qu'on eût dit qu'il était sorti de terre.

C'était maître Drack, le maçon que le fermier des Aubiers avait ramené de Nérac un an auparavant; car c'était justement l'anniversaire du jour fatal où la croix avait été détruite.

C'était bien lui; Caridès le reconnut à son regard étincelant, à sa barbe rousse, à ses mains blanches, à ses outils polis et brillants comme l'or et l'acier.

Rien en lui n'était changé depuis le funeste événement.

A le voir ainsi, on eût pu croire qu'une heure à peine s'était écoulée au lieu d'une année entière.

— Bonjour, monsieur Peblo, dit-il au métayer de cette voix sans accent, sans timbre et sans écho, qui semblait sortir d'un automate; comment vont les affaires depuis que je ne vous ai vu?

— Mal, très mal, maître Drack, répondit Peblo.

Caridès jeta sa mante sur ses épaules.

— Peblo, je vais à l'église, dit-elle à son mari.

Et elle partit en saluant le maçon, qui fixa sur elle un regard de feu, sans répondre à cette politesse par une parole ou par un geste.

Une heure après, quand Caridès rentra chez elle, plus triste encore que de coutume, elle ne trouva plus Peblo, il était sorti.

Après deux heures d'attente, l'inquié-

tude commença à s'emparer de son esprit, et malgré sa répugnance à adresser la parole à ses voisins, elle s'informa près d'eux s'ils avaient vu son mari.

Une bonne femme, trop vieille et trop infirme pour se rendre à l'église, lui apprit qu'elle l'avait vu passer avec le maçon et qu'ils avaient pris tous deux le chemin de la forêt.

Caridès embrassa ses enfants, qui dormaient tous deux et courut à la forêt.

Elle chercha longtemps en vain, elle

appela et nulle voix ne lui répondit.

Elle allait regagner sa chaumière, espérant trouver Peblo de retour, quand elle vit comme deux rayons de feu briller dans la demi-obscurité du crépuscule.

Elle fit quelque pas de ce côté, et elle crut distinguer la barbe ardente de maître Drack, il lui sembla même voir un rire silencieux épanouir ses traits sinistres et laisser à découvert ses deux rangées de dents blanches.

Malgré la frayeur dont elle se sentait

saisie, sans pouvoir s'en expliquer la cause, Caridès s'approcha vivement du maçon.

Elle le vit s'évanouir aussitôt comme une vapeur.

Puis, à la pâle clarté d'un rayon de lune qui perça le feuillage, elle aperçut vaguement comme un corps humain qui semblait suspendu en l'air, à quelques pieds au-dessus du sol.

Stupéfaite de ce qu'elle prit d'abord pour une apparition surnaturelle, Caridès

regarda plus attentivement; alors elle faillit tomber à la renverse, saisie d'horreur et d'effroi.

Ce corps, c'était celui de Peblo, qui était pendu à une branche de chêne.

Caridès s'enfuit épouvantée, et arriva chez elle toujours courant comme si elle eût été frappée de folie.

Mais là une nouvelle catastrophe l'attendait encore.

Son premier regard, en rentrant dans la chaumière, fut pour le berceau où elle avait laissé ses deux enfants endormis dans les bras l'un de l'autre, et jugez de sa surprise, de son effroi, quand elle s'aperçut qu'il n'y en avait plus qu'un.

— Ah! pauvre femme! s'écria la meunière.

— Elle se mit à chercher partout, pleurant, sanglotant, et se tordant les bras de désespoir, tout fut inutile. Comme les enfants couraient depuis longtemps déjà, il lui vint une horrible pensée; elle

s'élança vers la petite rivière qui coulait à cent pas de là, et alors elle jeta un cri terrible et faillit devenir tout-à-fait folle en découvrant dans les herbes, sur les bords de la rivière, le chapeau de paille et les souliers de l'enfant disparu.

— Hélas! Seigneur, dit la jeune meunière d'un ton pénétré, que de malheurs sur une pauvre créature!

— Caridès était courageuse, reprit Brigitte, et elle voulut encore lutter contre le sort qui s'acharnait après elle; mais loin de trouver les consolations qu'on ac-

corde toujours aux malheureux, elle n'éprouva de toutes parts que persécutions et mauvais traitements, car depuis quelque temps le village était en proie à tous les fléaux, subissant les maladies, les contagions, les orages, enfin toutes les calamités, et, à tort ou à raison, on attribuait tout cela à Caridès, si bien que la malheureuse femme se vit partout rebutée.

Comprenant bien qu'il fallait céder à la malignité du destin, elle prit un jour dans ses bras l'enfant qui lui était resté et s'en fut le rendre au vieux Jacob, car il paraît que celui-là était le fils du baron de Sainte-Luce.

Elle le regarda un instant en silence avant de s'en séparer; puis après l'avoir couvert de larmes et de baisers, après l'avoir recommandé aux soins de cet homme comme si c'était son propre enfant, elle partit et nul ne la revit depuis.

On apprit seulement qu'elle était allée demeurer à vingt lieues de là, sur la frontière d'Espagne, chez une sœur qui s'était mariée de ce côté.

— Et voilà, dit Brigitte en terminant,

l'histoire de la métayère de la Croix-de-l'Ermite, Caridès la maudite.

Tout-à-coup Brigitte tressaillit et se troubla singulièrement.

Caridès était à deux pas d'elle, s'appuyant sur le bras de Gilles-le-Songeur; à son aspect, les deux autres femmes se mirent à trembler également, impressionnées par le récit qu'elles venaient d'entendre.

Caridès s'arrêta en face des trois fem-

mes, et après les avoir regardées un instant d'un air grave :

— Apprenez, dit-elle, qu'il n'y a de maudits ici-bas que ceux qui refusent de secourir leurs semblables.

Puis s'adressant à la jeune meunière :

— Merci, jeune femme, lui dit-elle, merci des soins que vous m'avez donnés; fussé-je trois fois maudite, croyez bien que Dieu vous en tiendra compte.

— Et vous, dit Gilles à Brigitte et à la Capeline, soyez sûres que vous aussi vous serez récompensées un jour de la résignation avec laquelle vous avez supporté le désagrément de vous voir si mal partagées au moral et au physique.

Après ce compliment que les deux commères ne reçurent pas d'un air fort satisfait, Gilles leur tourna le dos et se remit en marche avec Caridès.

Au bout de cinq minutes, ils arrivèrent tous deux en face d'une petite cabane bâ-

tie avec des branches d'arbres qui s'entrelaçaient avec une certaine grâce.

— Voici mon château de plaisance, dit Gilles à Caridès, je me le suis bâti moi-même pour y trouver un abri quand je me suis trop attardé pour rentrer à Montmeylian. J'en ai renouvelé justement ce matin la bruyère qui me sert de lit, vous pourrez y passer une bonne nuit.

— Vous avez une belle âme, lui dit Caridès ; puissiez-vous voir se réaliser tous les vœux que forme votre cœur.

— Merci, répondit Gilles d'un ton moitié riant, moitié sérieux ; mais j'ai mille raisons de douter que cela arrive jamais. En attendant, bonne chance et bon repos ! Mais ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez voir la fête qui se donne ce soir au château de Montmeylian ?

— Oh ! oui, de loin, ne fût-ce qu'un instant, cela me ferait bien plaisir, dit Caridès, et demain..., oui, demain, je m'en irai.

— Eh bien, asseyez-vous là, brave femme, et tâchez de reprendre des forces ;

pendant ce temps, j'irai chercher à la source voisine de quoi vous rafraîchir, et ce soir je vous conduirai au château.

— Merci, dit Caridès, merci. Vous ne voulez pas me croire; mais je vous dis que Dieu vous rendra un jour le bien que vous faites aujourd'hui à la pauvre Caridès.

Et, en disant ces mots, Caridès la Sévillane entra dans la cabane que Gilles-le-Songeur venait de lui ouvrir.

CHAPITRE ONZIÈME

XI

Projets d'avenir.

Le jour commençait à décroître quand mademoiselle de Montmeylian sortit du château et se dirigea vers le parc, la tête légèrement inclinée sur la poitrine, et de ce pas lent, calme, cadencé, qui atteste

que l'esprit est bercé par quelque douce rêverie.

Arrivée en face d'un rond-point auquel aboutissaient dix allées conduisant dans toutes les directions du parc, elle s'arrêta et parut hésiter un instant; mais cette incertitude dura peu; son regard s'arrêta presque aussitôt sur une petite allée sombre qui pouvait à peine livrer passage à deux personnes à la fois, et alors une charmante rougeur colora son gracieux visage; tous ses traits semblèrent s'illuminer à la fois d'un bonheur profond, d'une joie intime, ineffable et mystérieuse.

Evidemment un délicieux souvenir, une de ces émotions ravissantes que font jaillir au cœur d'une jeune fille le son d'une voix, le feu d'un regard ou le contact d'une main, se rattachait à cette allée étroite et sombre.

Ce fut donc celle-là qu'elle prit.

Elle s'y promena lentement, regardant tantôt la mousse veloutée du sentier, tantôt le dôme sombre qui s'arrondissait sur sa tête, comme pour retrouver dans les lieux qu'elle avait déjà parcourus tous les fragments épars de son bonheur.

La jeune fille s'arrêta devant un banc de gazon placé à peu près à mi-chemin de l'allée.

Elle le considéra un instant avec un redoublement d'émotion, puis, elle s'y assit, après avoir cueilli une petite paquerette qu'elle glissa dans son corsage.

Alors elle se pencha en arrière, et, les yeux fixés sur la cime des arbres, elle laissa la rêverie envahir son âme tout entière, prêtant involontairement aux scènes, que lui rappelaient ses souvenirs le cadre charmant qui vivait devant elle, l'ombre

mélancolique qui descendait des grands arbres, les éclaircies de lumière qui glissaient et se brisaient çà et là dans l'épaisseur du bois, le souffle étrange qui palpitait dans le feuillage comme un soupir humain ou comme l'haleine insensible de quelqu'âme errante.

Tout à coup il lui sembla qu'un souffle plus énergique et plus régulier venait se mêler à ceux qui la berçaient comme une musique.

Elle écouta plus attentivement et put se convaincre que ce n'était point là un effet

de son imagination, car cette respiration, de plus en plus accentuée, se faisait entendre à son oreille, et il lui sembla même sentir comme une tiède vapeur effleurer son cou.

Alors, en proie à un trouble extrême, Laurence fit un mouvement pour se lever et s'éloigner, mais aussitôt une main s'empara de la sienne, et une voix murmura doucement son nom, mais si doucement et avec un accent si tendre qu'elle resta immobile et attendit.

Un jeune homme se montra alors à ses

regards, et le lecteur a déjà deviné sans doute que c'était le chevalier de Sainte-Luce.

— Oh! pardon, dit-il en quittant la main qu'il avait saisie et s'asseyant timidement auprès de Laurence, pardon d'avoir osé presser cette main dans la mienne, mais j'ai compris que vous aviez reconnu ma présence, j'ai cru que vous alliez me fuir, et j'ai tant besoin de vous parler!

— Vous! monsieur de Sainte-Luce! s'écria la jeune fille en feignant une surprise qu'elle était loin d'éprouver.

— Puisque j'ai le bonheur de vous trouver seule aujourd'hui, reprit le chevalier, laissez-moi profiter d'une occasion que j'épie depuis si longtemps et que je ne retrouverai plus jamais peut-être, car vous savez la haine de M. de Montmeylian contre tout ce qui est catholique, et l'antipathie toute particulière qu'il me témoigne en toute rencontre.

— Oui, oui, dit la jeune fille d'une voix triste, je connais cette antipathie, dont je n'ai jamais pu pénétrer la cause ; aussi je m'étonne de vous voir au château de Montmeylian.

— Hélas! j'ai dû venir ici par une voie secrète et en me cachant avec soin à tous les regards. Ce mystère m'a coûté, mais je voulais vous voir et vous parler à tout prix; je vous en supplie donc, écoutez-moi.

— Je vous écoute, murmura tout bas mademoiselle de Montmeylian.

— Quand je quittai ce pays, il y a dix ans, pour parcourir l'Europe sous la conduite du comte de Valdenas, qui avait été l'ami de mon père, nous étions enfants l'un et l'autre; je ne vous rencontrais que

rarement, et pourtant j'emportai avec moi le souvenir de cette charmante enfant, dont tout le monde admirait la grâce et la merveilleuse beauté, et j'avais cette image toujours vivante dans ma mémoire, quand, après huit années d'absence, je revins passer quelques jours dans ce pays, il y a de cela deux ans. Ah! je me rappelle encore, je me rappellerai toujours la première fois que je vous revis! C'était le lendemain de mon arrivée, je traversais à cheval le village de Saint-Gelais au moment où vous sortiez du temple. Je n'essayerai pas de vous dire l'impression que vous fîtes sur moi, je ne saurais l'exprimer, mais je compris que désormais toute mon

âme et toutes mes pensées allaient vous appartenir. Je demandai le nom de cette jeune fille si rayonnante de beauté, et l'on me répondit que c'était mademoiselle de Montmeylian. Au lieu de plusieurs jours que je devais passer ici avec le comte de Valdenas, j'y demeurai trois mois entiers. Je ne pouvais vous adresser la parole, mais je vous rencontrais, et cela me suffisait. Enfin, il fallut partir; mais partir sans vous parler, sans vous dire mon amour!... je ne pouvais me faire à cette pensée. Et pourtant que d'obstacles s'opposaient à cette entrevue si ardemment désirée!... Vous ne sortiez jamais seule, et la haine de M. de Montmeylian m'inter-

disait l'entrée du château. Je résolus de pénétrer furtivement dans le parc, aussitôt la nuit tombée, heure à laquelle vous y veniez prendre l'air tous les soirs. C'est ce que je fis dès le jour suivant; et quand j'arrivai ici, je vous vis dans cette allée et assise précisément sur ce gazon. Je vous fis part de mes sentiments, je vous suppliai de me dire si je pouvais emporter un peu d'espoir; mais vous partîtes sans vouloir me donner la réponse que je demandais à genoux. Ce jour-là, mademoiselle, vous avez oublié, en vous retirant, un ruban dont je m'emparai, qui ne m'a pas quitté depuis, et que j'ai contemplé parfois avec ravissement, en cherchant à me con-

vaincre que cet oubli de votre part avait été volontaire et que je pouvais y voir la parole consolante que vous aviez refusé de prononcer.

Le chevalier se tut, attendant de la jeune fille un mot qui confirmât cet espoir; mais, soit qu'elle hésitât à détruire une illusion, soit qu'elle craignît de trahir l'état de son cœur, elle garda le silence.

— Je crois comprendre, mademoiselle, dit alors Sainte-Luce d'une voix grave et triste. Je suis un pauvre gentilhomme, au-

quel on peut tout contester, son nom, sa fortune et son titre, et j'ai osé aimer une noble demoiselle comme vous ; j'en suis puni par votre mépris, c'est juste !...

Laurence voulut répondre, mais elle ne trouva pas la force de proférer une parole.

— C'est bien, reprit le chevalier, je vais vous quitter et quitter ce pays pour toujours. Mais sachez bien d'abord que ce n'est ni votre nom ni votre fortune qui m'ont séduit ; ah ! le ciel m'est témoin que

j'aurais voulu vous trouver sans titre, sans richesse!

Sa voix s'altérait visiblement; on sentait qu'il n'était plus le maître de son émotion, que la douleur montait toujours et allait déborder.

— Au reste, reprit-il, comment n'ai-je pas compris que mon espoir était insensé en voyant les prétentions de M. d'Andryane si bien accueillies de tout le monde?

— Mais quelles prétentions? demanda Laurence.

— Ses assiduités au château, son empressement et ses prévenances vis-à-vis de vous, la familiarité dont l'honorent M. et madame de Montmeylian, tout ne dit-il pas qu'il aspire à votre main, et qu'il a quelque raison d'y compter?

— Eh bien! oui, vous aviez deviné juste, monsieur de Sainte-Luce; oui, c'est là le but des fréquentes visites que nous rend mon cousin d'Andryane.

Il se fit un moment de silence.

— Et, reprit le jeune homme d'une voix profondément émue, et vous avez consenti?

— Pour cela, répondit mademoiselle de Montmeylian, il faudrait qu'on m'eût demandé quelque chose; mais j'ai été obligée de deviner comme vous la cause des assiduités de M. d'Andryane. Je n'ai donc pas eu à me prononcer.

— Mais, reprit Sainte-Luce, cela ne

peut durer longtemps ainsi, on va vous interroger, et alors...

— Alors, monsieur de Sainte-Luce, je prendrai conseil de mon cœur, et je répondrai...

Elle parut hésiter.

— Quoi ? demanda le chevalier avec angoisse.

— Je répondrai, dit mademoiselle de

Montmeylian en baissant la voix, que je ne crois pas pouvoir faire le bonheur de M. le comte d'Andryane.

— Laurence! s'écria le chevalier en saisissant avec transport la main de la jeune fille, ah! Laurence! vous ne savez pas tout le bonheur que me font éprouver vos paroles. Mais, je vous en supplie, encore un mot, et je n'aurai plus rien à demander à Dieu! Dites-moi, je vous en prie en grâce, dites-moi si je puis espérer...

— Hélas! monsieur de Sainte-Luce, répondit la jeune fille en retirant sa main,

que parlez-vous d'espoir et de bonheur, quand vous connaissez les sentiments de mon père à votre égard, quand vous savez que ma mère elle-même se montre favorable à M. d'Andryane, quand vous voyez enfin qu'entre vous et ce bonheur que vous avez rêvé se dressent deux obstacles insurmontables !

— Deux ? Oh! non, s'écria le chevalier, je vous jure qu'il n'y en a qu'un.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, reprit Sainte-Luce avec

la chaleur que donne l'espérance, que si j'ai un ennemi dans le marquis de Montmeylian, j'ai en revanche le bonheur de posséder dans madame la marquise une amie... oh ! mais l'amie la plus sincère, la plus indulgente, la plus dévouée !

— En vérité ! s'écria Laurence avec une explosion de joie et de surprise, ma mère est votre amie ! Comment se fait-il donc que je n'aie jamais soupçonné...

— Oh ! c'est qu'il y a une espèce de mystère dans notre amitié.

— Du mystère! mais c'est charmant, dit la jeune fille, qui laissait déborder naïvement tout son bonheur; vous allez me conter cela.

— Sans doute, répondit le chevalier en se mettant tout de suite à l'unisson de cette joie, je puis vous mettre dans la confidence de notre secret; car madame de Montmeylian ne m'a jamais dit de vous le cacher; il est vrai qu'elle croyait cette recommandation inutile, sachant bien que je n'avais aucune occasion de vous voir.

— Parlez en toute assurance, reprit

mademoiselle de Montmeylian ; s'il y a une faute, je la prendrai sur moi et ma mère pardonnera.

Le chevalier parut se recueillir un moment ; puis il reprit d'une voix émue :

— Sachez d'abord qu'il y a plus de quinze ans que je me rappelle avoir reçu de madame de Montmeylian les premières preuves de l'intérêt qu'elle m'a toujours témoigné depuis.

— Quinze ans ! tant que cela ? dit Laurence.

— Et qui sait? peut-être trouverais-je plus encore si mes souvenirs pouvaient remonter au delà ; mais j'étais trop enfant. La première fois que je la vis, je m'en souviens, c'était un jour que Jacob, qui n'était pas encore à votre service, avait refusé de me conduire vers une certaine partie de la forêt qui me plaisait particulièrement, pour m'entraîner vers une autre promenade où il me promettait beaucoup plus de plaisir. Je finis par céder, et au bout de quelques instants nous rencontrâmes madame de Montmeylian dans un carrefour de la forêt. Elle m'embrassa beaucoup, me donna des bonbons, et de-

puis ce jour, ces rencontres se renouvelèrent fréquemment.

— Mais, demanda mademoiselle de Montmeylian, à quoi deviez-vous donc de lui avoir inspiré une amitié si vive?

— C'est ce que je n'appris qu'à l'âge de dix ans, la veille du jour où je quittai Saint-Gelais pour voyager avec M. le comte de Valdenas. Jusque-là, j'avais même ignoré son nom. Jacob me le fit connaître en même temps que la cause de l'intérêt qu'elle me portait. Madame de Montmeylian, me dit-il, a connu autrefois votre père; les Sainte-

Luce et les d'Amalfi étaient intimement liés, elle n'a donc pu voir le fils d'un ancien ami, de meurer seul au monde par la mort prématurée de son père, sans se sentir émue de pitié, et elle a voulu, autant qu'il était en elle, vous faire oublier par ses soins et ses caresses, tout ce qu'a de douloureux pour un enfant la privation d'une famille. Mais elle a dû prendre beaucoup de ménagements pour en agir ainsi; l'inflexibilité farouche de son mari contre tout ce qui est catholique, lui défendait de le faire ouvertement. Quant à elle, ayant abjuré par force la religion romaine pour se soumettre à une union qui lui était également imposée par la force,

elle ne voyait aucun mal à répandre sur vous tous ses soins et toute sa tendresse.

— Ah! dit mademoiselle de Montmeylian après un moment de réflexion, c'est par contrainte que ma mère a abjuré la religion catholique! C'est donc pour cela qu'un jour, l'ayant priée de m'expliquer par quelles circonstances elle avait été amenée à changer de religion, je n'ai reçu d'elle d'autre réponse qu'un regard triste qu'elle a fixé sur moi sans parler, et une larme qu'elle a laissé tomber sur ma main.

— Lors de mon retour, il y a deux ans,

reprit le chevalier, je revis plusieurs fois madame de Montmeylian qui, à chaque rencontre, me témoigna une affection si vive, s'inquiéta de mon avenir avec une sollicitude si profonde, que cela m'encouragea beaucoup, je dois vous l'avouer, dans les espérances de bonheur que j'avais osé concevoir. Une nouvelle circonstance contribua encore à me convaincre de cette amitié si attentive et si dévouée que je devais à la fois à ma position d'orphelin et au souvenir de mon père. La veille du jour où je repartis pour une nouvelle excursion qui devait me tenir éloigné deux ans entiers de Saint-Gelais, Jacob me remit dix mille livres pour mes besoins, et quand je

lui demandai la source où il avait puisé cette somme énorme, il me dit qu'elle était le fruit de ses économies depuis trente ans. Je le crus d'abord, mais en réfléchissant depuis, j'ai compris que Jacob avait toujours été un trop fidèle domestique pour amasser une pareille somme, et qu'eût-il été infidèle, la fortune de mon père avait toujours été trop mince pour qu'il eût jamais pu faire à son service une économie aussi forte. Or, madame de Montmeylian étant, avec Jacob, la seule personne au monde qui me portât intérêt, et Jacob se trouvant précisément à son service, l'idée me vint que c'était à elle seule que je devais cette généreuse attention, et

depuis je fus entièrement confirmé dans cette pensée, lorsque voulant rendre cet argent à Jacob, il refusa d'en entendre parler et prétendit n'avoir fait que me restituer un dépôt qui lui avait été confié par mon père.

— Oh! mais, en effet, dit naïvement Laurence, vous me rappelez que j'ai souvent entendu ma mère parler de vous dans les termes les plus favorables, et que tout dernièrement encore, quelqu'un vous comparant à M. d'Andryane et mettant tout l'avantage du côté de mon cousin, elle a pris votre parti et a plaidé votre cause avec

une chaleur que je ne lui avais jamais vue. Il est vrai que mon père n'était pas là.

— Chère Laurence! s'écria Sainte-Luce en portant à ses lèvres la main de la jeune fille, vous m'aimez et votre mère est pour nous! Ah! quels que soient les obstacles qui s'opposent à notre bonheur, je ne puis m'empêcher d'espérer; j'ai trop de joie dans l'âme pour croire à un avenir de malheur, et c'en serait un si grand que celui de vous voir devenir l'épouse d'un autre!

— Jamais! oh! non, jamais! dit Laurence d'un ton grave et ferme qui formait

un frappant contraste avec la grâce naïve et la joie expansive qu'elle venait de déployer tout à l'heure; car il y avait en elle pour ainsi dire deux caractères : l'un qui contenait toutes les charmantes délicatesses, toutes les ravissantes faiblesses de la femme ; l'autre qui ne se montrait à la surface qu'à de rares intervalles, manifestant le courage héroïque et la force de volonté de l'homme le plus énergique.

Dans ce seul mot prononcé de ce ton résolu, il y avait tous les aveux, toutes les protestations qu'eût pu désirer l'amant le plus exigeant.

Aussi Sainte-Luce se jeta-t-il aux pieds de la jeune fille pour la remercier du bonheur qu'elle lui donnait, lui baisant les mains avec transport, et jurant que rien au monde ne saurait empêcher désormais qu'ils ne fussent l'un à l'autre.

Les cœurs s'étaient entendus ; les deux amants oublièrent tout ce qui faisait ombre à leur bonheur ; ils ne virent même plus la formidable barrière qu'opposait à l'accomplissement de leurs vœux le caractère de M. de Montmeylian ; tout s'effaça devant les horizons enchanteurs qui s'ouvraient à leurs yeux ; ils se mirent à causer du passé, et que de choses ils avaient à se dire!

— Voyez-vous, Laurence, disait le chevalier, avant le jour où je vous vis jeune fille, si belle et si pure, si noble et si radieuse, que je crus un instant à une vision céleste, avant ce jour, je sentais chaque matin la lassitude et l'ennui se glisser dans mon âme, et tout en parcourant les contrées diverses où m'entraînait le comte de Valdenas, tout en étudiant, à l'aide de sa profonde sagacité, le cœur de l'homme en général, et les mœurs, les coutumes, les caractères particuliers des différents peuples qui s'offraient à notre observation, je me demandais quel était le but de la vie, quel charme on pouvait trouver à contempler chaque jour les mêmes objets, tou-

jours les mêmes arbres, les mêmes montagnes, le même ciel bleu, et il me semblait que je mourrais bientôt, tué par le dégoût d'une existence monotone. Mais depuis cette vision ravissante, ô ma Laurence ! mon esprit s'ouvrit subitement aux clartés qu'il n'avait même pas entrevues jusqu'alors, et je compris la poésie des forêts, la magnificence des montagnes, la splendeur profonde et mystérieuse du firmament.

— Et cependant, dit Laurence avec un doux accent de reproche, vous avez eu le courage de repartir, de rester loin de moi deux longues années.

— Il le fallait, chère Laurence ; j'obéissais au vœu de mon père, qui avait jugé nécessaire de me faire voyager jusqu'à l'âge de vingt ans, et qui ne soupçonnait pas toute la douleur que j'éprouverais un jour à m'éloigner de Saint-Gelais.

— Oui, je comprends, répondit Laurence, en jetant à la dérobée un regard sur le jeune homme, vous avez dû d'autant plus souffrir, que vous n'emportiez aucun indice, aucun espoir...

— Au contraire, dit vivement Sainte-Luce, j'emportais un grand bonheur, une

ivresse si profonde et si complète, qu'elle demeura comme un parfum dans mon cœur, comme un éblouissement dans mon âme, et jeta sur ces deux années de séparation un enchantement perpétuel.

— Je ne vous comprends pas, dit mademoiselle de Montmeylian.

Mais la vive rougeur qui colora ses traits, la joie profonde qui brilla dans ses beaux yeux, prouvaient clairement le contraire.

— Deux jours avant mon départ, reprit

Sainte-Luce, j'avais vu Jacob et madame de Montmeylian, et tous deux m'avaient prodigué les conseils et les recommandations que leur avait suggéré leur amitié. Je savais donc que mon départ était connu ici, et cette pensée me vint aussitôt : elle aussi doit le savoir, elle sait également que mon chemin, pour aller à Nérac, est de passer devant le château de Montmeylian ; alors si elle a compris mon amour, si elle y est sensible, si seulement elle a quelque pitié de la douleur que doit me causer cette séparation, elle sera là, à sa fenêtre, pour que son charmant visage soit le dernier objet que fixent mes regards avant de quitter ce pays, pour qu'un

éclair de ses beaux yeux tombe dans mon âme comme un rayon du ciel et la soutienne contre le cruel supplice de l'absence. Voilà ce que je me dis, et le jour venu, je partis, ventre à terre, impatient d'arriver en face de cette fenêtre où m'attendait tant de bonheur. Mais quand je ne fus plus qu'à quelques pas du château, j'arrêtai l'élan de mon cheval, et le mis au pas, étonné tout à coup de l'audace du vœu que j'avais osé concevoir et presque convaincu qu'il ne saurait se réaliser. J'arrivai ainsi devant le château, flottant entre l'espoir et le découragement, me disant que d'ailleurs, à cette heure matinale vous deviez dormir encore, et ce fut en

tremblant que je tournai mes regards vers votre fenêtre. Oh Laurence! Laurence! non! rien au monde ne saurait rendre le ravissement qui s'empara de tout mon être quand je vous vis là, debout, le regard tourné de mon côté, et vêtue exactement comme le jour où je vous avais vue resplendir sur les degrés du temple, comme un ange au seuil du Paradis! Ce fut comme une extase, comme un flot de bonheur qui inonda mon âme tout entière. Je cueillis aussitôt je ne sais quelle fleur étrangère que sa haute tige semblait élever tout exprès à la hauteur de mon cheval, je vous la montrai pour vous faire comprendre qu'elle ne me quitterait jamais, qu'elle se-

rait toujours là pour me rappeler cette heure d'ineffables délices ; puis, la pressant avec transport sur mes lèvres, je partis au galop. Et cette fleur, ajouta le chevalier en passant la main sous son pourpoint, la voici.

Il montra à Laurence quelque chose de noir, de flétri et d'informe qui n'avait plus rien de la fleur. La jeune fille la prit et la garda dans sa main, la contemplant en silence ; l'éclat surnaturel de son visage, l'agitation de son sein trahissaient seuls l'émotion profonde à laquelle elle était en proie.

— C'est bien peu de chose, n'est-ce pas? reprit Sainte-Luce en baissant doucement la voix, et pourtant cette pauvre petite fleur desséchée, c'est à elle, à elle seule que je parlais de vous. Le soir, dès que je me voyais dans quelque lieu solitaire, au fond d'un bois ou abandonné au courant de quelque fleuve, je la prenais dans ma main, comme vous la prenez là, et je lui racontais toutes mes impressions, toutes mes craintes et toutes mes espérances, puis l'effleurant de mes lèvres, je lui disais de me parler de vous, de me confier tout bas si vous accordiez parfois une pensée à celui qui vous avait donné toute sa vie; et comme je m'étais convaincu que ma pe-

tite fleur, à force de s'ouvrir chaque matin et de se fermer chaque soir sous vos fenêtres, avait fini par aspirer un peu de votre âme dans son beau calice d'or, j'attendais sa réponse avec une angoisse aussi vive que si elle fût sortie de votre propre bouche. Eh bien!... ah! ne riez pas de mon illusion, je vous jure que j'ai senti parfois comme un parfum mystérieux monter subitement de ses pétales desséchées, pénétrer jusqu'à mon cœur et y jeter une émotion délicieuse. C'était la réponse, vous pensiez à moi, la fleur l'avait dit.

Laurence écoutait toujours et ne disait rien.

— Mais rendez-la moi, dit Sainte-Luce en avançant la main pour la reprendre, car je vous l'ai dit, tous les secrets, toutes les souffrances, tous les enchantements de mon amour, je les lui ai confiés, elle en est pour ainsi dire pénétrée, elle renferme en elle les plus pures, les plus ardentes émanations de mon âme ; aussi est-elle devenue mon bien le plus précieux.

— Ah ! murmura Laurence, toutes vos joies et toutes vos douleurs, toutes les émotions qui vous viennent de moi, tout est là, dans cette fleur ?

— Tout ! dit le chevalier ; donnez donc,

car vous comprenez de quel prix inestimable elle est pour moi.

Et il voulut la prendre dans la main de la jeune fille ; mais la main se ferma tout à coup. Puis Laurence tira de son corsage la paquerette qu'elle y avait glissée en s'asseyant sur le gazon, et la donnant au jeune homme :

— Tenez, dit-elle, faisons un échange, prenez celle-ci ; moi, je garde l'autre, qui me redira tout ce que vous lui avez confié.

— Laurence ! ah ! ma chère et adorée

Laurence! s'écria Sainte-Luce hors de lui, c'est trop de bonheur, c'est plus que je n'en avais jamais espéré, plus que mon cœur n'en peut supporter.

— Hélas! dit Laurence, nous nous abandonnons imprudemment à des rêves qui seront détruits dès demain peut-être; nous ne regardons que le coin du ciel qui est tout azur, et nous ne voyons pas l'orage qui se forme de toutes parts et menace d'engloutir notre bonheur.

— Oui, votre père nous est contraire,

Laurence, dit le jeune homme; mais votre mère nous aime tous deux.

— Ma mère est habituée à courber la tête, elle ne pourra que supplier, et je connais mon père, il sera inflexible. D'ailleurs, ce mariage, dont il n'a pas encore daigné me parler, de crainte, sans doute, de paraître me demander mon consentement, à moi sa fille, ce mariage, je sais qu'il a résolu de le conclure prochainement.

— Alors, nous n'avons pas un moment

à perdre, il faut que je parle dès ce soir à madame de Montmeylian.

— Elle vient souvent se promener vers cette heure sur la terrasse qui s'étend au haut de cette avenue.

— J'y vais, dit Sainte-Luce. Adieu, adieu, Laurence, je vous aime trop pour croire que Dieu veuille nous désunir.

— Adieu, adieu, murmura la jeune fille à voix basse.

Le chevalier se dirigea rapidement vers

l'extrémité de l'avenue que lui avait désignée Laurence. Comme il approchait de la terrasse, il crut distinguer, à travers les troncs argentés des bouleaux, comme une ombre blanche qui se promenait lentement, et au bout de quelques instants, il reconnut que cette ombre, c'était madame de Montmeylian. Il courut à elle.

— Vous ! vous ici, Sainte-Luce ! s'écria madame de Montmeylian, frappée de stupéfaction à l'aspect du jeune homme.

— Madame, dit le chevalier, ne sachant comment il devait interpréter cette ex-

trême surprise, m'en voudriez-vous d'avoir pénétré dans le château sans votre agrément?

— Vous en vouloir! reprit tout-à-coup la marquise d'un ton plein de bonté, vous savez bien que non, cher enfant; seulement, j'ai été un peu effrayée, je l'avoue, à la pensée que vous pourriez être vu dans ce parc par le marquis de Montmeylian, et vous savez tout ce qu'une telle rencontre pourrait avoir de désagréable pour vous.

— Je ne l'ignore pas, madame, répon-

dit Sainte-Luce ; mais l'intérêt qui m'amenait ici était assez puissant pour me donner la force de braver cette crainte.

— Ah ! vous avez quelque grâce à me demander, dit la marquise avec un de ces gracieux sourires qui contiennent déjà le consentement, j'aurais dû le deviner. Eh bien, venez ici, beau chevalier, donnez-moi votre bras, que je m'y appuie, car je me sens faible ce soir, et entrons dans cette petite allée où nul importun ne viendra troubler notre entretien.

Sainte-Luce s'approcha avec empresse-

ment, enchanté de trouver la marquise dans des dispositions si favorables, offrit son bras sur lequel celle-ci s'appuya avec complaisance, et ils pénétrèrent tous deux dans la petite allée sombre qu'il venait de quitter.

— Voyons, mon cher chevalier, dit alors madame de Montmeylian, qu'avez-vous à me demander? Vous savez, je vous l'ai dit souvent, que j'ai été l'amie de votre père; depuis sa mort, je me suis fait un devoir de veiller sur votre enfance, puis sur votre jeunesse, comme s'il m'en eût priée à son dernier soupir, ce qu'il a fait peut-être : parlez donc sans crainte, et di-

tes-moi ce que je puis pour votre bonheur.

Le jeune homme garda le silence, tant il trouvait difficile maintenant d'aborder le sujet délicat dont il voulait entretenir sa protectrice.

— A votre embarras, dit la marquise d'un ton caressant, je crois deviner le sujet de la requête que vous allez m'adresser. Allons, vous êtes jeune, vous aimez le plaisir, le luxe peut-être... Qui sait? Vous voudriez un autre cheval, de plus belles armes, des vêtements plus somptueux...

et la modicité de vos revenus, que je connais, se refuse à la satisfaction de vos caprices. C'est cela, n'est-ce pas? Vous avez besoin d'argent et vous avez voulu me prouver que j'étais votre meilleure amie en vous adressant à moi.

— Non, madame, répondit timidement Sainte-Luce, ce n'est pas d'un caprice qu'il s'agit, mais d'une chose grave, car il y va du bonheur de toute ma vie.

— En vérité! mon enfant, mais parlez donc et croyez bien qu'il n'est rien que je ne fasse au monde pour que vous soyez heureux.

— Oh ! madame, reprit Sainte-Luce, je vous ai toujours trouvée si admirable de bonté pour moi, qui n'ai jamais rien fait pour la mériter, que je ne douterais pas du succès s'il dépendait de vous seule, mais il faut le consentement d'une personne qui m'a toujours été contraire, de M. de Montmeylian, et voilà ce qui m'épouvante, voilà ce qui m'empêche d'espérer.

— Le consentement de mon mari ? Je ne comprends pas... Voyons, mon enfant, expliquez-vous, que venez-vous me demander ?

— Madame la marquise, dit Sainte-

Luce d'une voix grave et émue, je viens vous demander la main de mademoiselle de Montmeylian, que j'aime et dont je suis aimé.

Si l'obscurité n'eût été trop profonde pour qu'on pût distinguer les traits de la marquise, on y eût vu sans doute une émotion extraordinaire, car elle s'arrêta tout-à-coup, étendit la main pour s'appuyer contre un arbre et resta quelques instants sans pouvoir proférer une parole.

— Mon Dieu! madame, balbutia le jeune homme tout interdit, vous aurais-je

offensée au point que vous ne daigniez pas même répondre à ma demande?

Madame de Montmeylian fut encore un instant sans prononcer un mot; puis, comme si elle eût surmonté son émotion par un suprême effort :

— Vous aimez Laurence? dit-elle d'une voix étrangement altérée.

— Oui, madame.

— Et Laurence vous aime?

— Elle me l'a avoué.

— Oh! cela est impossible! s'écria la marquise.

— Madame, je vous jure...

— Vous ne me comprenez pas, reprit madame de Montmeylian.

Elle se tut de nouveau comme accablée, puis elle ajouta :

— Je veux dire qu'il est impossible que

cette union obtienne l'assentiment de mon époux.

— Ah ! madame, j'irai me jeter à ses pieds, s'écria Sainte-Luce avec feu, et je parviendrai à l'attendrir ; j'irai trouver M. d'Andryane : on le dit généreux, je m'adresserai à son cœur, je lui ferai connaître la vérité, et, j'en suis certain, il sera le premier à renoncer à une main qu'il n'obtiendrait que par la violence.

— Silence ! silence ! Sainte-Luce, dit la marquise, ne faites rien de tout cela !

— Mais, madame ; songez donc...

— Écoutez-moi, reprit madame de Montmeylian d'une voix solennelle.

— J'obéis, madame, et promets de vous obéir toujours.

La marquise garda encore un instant le silence, comme pour reprendre ses forces, puis, saisissant la main du chevalier et la pressant dans les siennes :

— Sainte-Luce, lui dit-elle, connaissez-vous dans le parc de Montmeylian le pavillon des Cygnes ?

— Oui, madame, là-bas, derrière le bois de frênes, près du grand chemin.

— C'est cela. Vous savez aussi que cette nuit le marquis réunit toute la noblesse du pays au château !

— Je le sais.

— Eh bien, pendant la fête, quand les danses auront commencé, au plus fort du plaisir, à minuit, vous vous rendrez au pavillon des Cygnes. Soyez exact.

— Oh ! je n'y manquerai pas.

— Vous trouverez la porte entr'ouverte

et le pavillon éclairé. Vous regarderez les peintures, et dans une chasse au lion et au tigre, vous remarquerez un tigre noir dont l'œil brille comme un diamant. Appuyez le doigt sur cet œil et un panneau d'armoire s'ouvrira aussitôt. Dans cette armoire, vous trouverez une petite boîte d'or dont voici la clé ; elle ne me quitte jamais ; vous l'ouvrirez, et vous prendrez connaissance des papiers qu'elle renferme.

— Moi, madame ?

— Oui, mon enfant.

— Je ferai scrupuleusement tout ce que

vous me dites, madame ; mais permettez-moi de revenir sur l'objet qui m'intéresse plus que ma propre vie... Cette réponse que je vous ai demandée, que je vous demande à genoux...

— Vous la connaîtrez après avoir lu les papiers dont je vous parle, répondit la marquise.

— Quoi? vous ne pouvez, maintenant...

— Sainte-Luce, mon enfant, n'êtes-vous pas convaincu que vous avez en moi une

amie dévouée, et que si je remets cette réponse à plus tard, c'est que quelque motif impérieux m'empêche de vous la donner en ce moment?

— Vous avez raison, madame.

— Allez donc, mon enfant, sortez du parc sans qu'on vous voie, et à minuit au pavillon des Cygnes. Allez, moi je retourne seule au château.

Sainte-Luce baisa respectueusement la main de la marquise et partit.

Quand il eût fait cinquante pas dans

le parc, il se retourna et il la vit toujours à la même place, blanche et immobile comme le tronc des bouleaux, avec lesquels, à la clarté de la lune naissante, on eût pu la confondre.

CHAPITRE DOUZIÈME

XII

Une revanche.

C'était au château de Nérac que résidait Henri de Navarre; c'était là que, durant la trève momentanée qui avait lieu entre les huguenots et les catholiques, il vivait avec ses capitaines, qui tous, sans

exception, étaient devenus pour lui des amis dévoués.

Ce jour-là, tous ces capitaines intrépides, dont la bravoure étonnaient leurs ennemis eux-mêmes, étaient réunis sur un petit préau qui s'étendait en face du pont-levis, les uns debout, les autres assis sur des bancs de bois, ceux-là couchés sur le gazon.

Ils étaient une vingtaine, parmi lesquels se distinguaient particulièrement le baron de Rosny, qui devait jouer plus tard un si beau rôle près de Henri IV, sous le nom

de Sully; Châtillon, le fils de Coligny, d'Aubigné, huguenot intraitable, aussi spirituel que brave; Duplessis-Mornay, le plus brave, le plus austère, le plus érudit des réformés; Lanoue, surnommé Bras-de-Fer, à cause du bras gauche qui lui avait été enlevé au siége de Senlis et qu'il avait fait remplacer par un bras en fer dont il pouvait se servir pour monter à cheval, mutilation qui n'empêchait pas qu'il ne fut réputé le plus habile, le plus actif, le plus redoutable des capitaines de Henri de Navarre.

La résolution indomptable empreinte

sur la physionomie de tous ces hommes de guerre n'avait rien de cette expression insoucieuse, légère et provocante qui distinguait les capitaines ligueurs et lorrains; il s'y mêlait, au contraire, quelque chose de grave et de réfléchi qui donnait à leur personne un caractère frappant et tout particulier de profondeur et d'élévation.

Cette expression était si remarquable, que le peuple les reconnaissait au premier coup-d'œil et les désignait du doigt partout où ils passaient.

Tous faisaient cercle en ce moment au-

tour du baron de Cossac, et les plus graves riaient aux éclats d'une histoire qu'il leur racontait avec le plus grand sérieux.

— Vous riez, messieurs, dit Cossac en achevant son récit ; je vois que vous avez peine à croire à un pareil degré de stupidité, et pourtant Villandri est là pour vous dire si j'ai inventé un mot ou exagéré un seul détail.

— Oui, messieurs, dit alors Villandri, avec un sérieux qui ne pouvait tromper que l'épais baron de Cossac, je suis là pour

attester que pas un de tous ces manants, bourgeois et villageois, n'a paru comprendre l'honneur insigne qui devait résulter pour eux d'un duel avec notre ami, quoiqu'il ait pris la peine de leur expliquer, pour les allécher, qu'il était le baron de Cossac, qu'il avait eu cinquante affaires, et que pas un de ses adversaires n'était sorti de ses mains sans être tué ou blessé.

Les éclats de rire redoublèrent.

— Je vous dis, messieurs, s'écria Cossac qu'on n'a jamais rien vu d'aussi bou-

ché que les gens de ce pays. Enfin, toujours est-il que voilà plus d'un mois que je n'ai dégaîné et que je ne sais plus que faire de moi. Si cela continue trois semaines encore, je ne saurai plus comment on tient une épée!

— Pauvre Cossac! dit d'Aubigné d'un ton d'affectueuse pitié.

— Eh! pardieu, reprit le baron, je sais bien que vous êtes tous mes amis, et qu'il n'est personne parmi vous qui ne se fît un plaisir de me procurer cette distraction, sans cette fantaisie bizarre qui a pris à notre roi Henri de défendre, sous peine de complète disgrâce, que nous nous

battions jamais entre nous. Convenez, messieurs, que c'est vouloir nous faire périr d'ennui.

— L'arrêt est sévère, j'en conviens, dit Lanoue, mais que veux-tu? il faut s'y soumettre.

— Ah ça, dit Châtillon, dans cette maudite métairie il n'y avait d'autre gentilhomme que Villandri?

— Bah! répondit Cossac, il s'est bien trouvé là un petit gentillâtre, mais j'avais

des motifs particuliers pour ne pas désirer une affaire avec lui.

— Il était donc de bien petite noblesse ? dit Lanoue.

— Ce n'est pas ; cela puisque j'avais daigné descendre jusqu'à de simples bourgeois, j'aurais été enchanté d'échanger un coup d'épée avec lui, quoiqu'il fût bâtard ; mais d'abord il était le fils d'un homme que jadis j'ai eu le malheur de laisser raide mort sur le pavé, et puis il était âgé de vingt ans à peine, mince et joli comme une jeune fille, et la lèvre garnie d'une petite moustache qui brunissait à peine ; bref,

c'était de la besogne trop facile, et je ne voulais pas d'un enfant qui serait tombé sans résistance dès les premières passes.

Comme il achevait ces mots, le baron de Cossac sentit une main qui se posait doucement sur son épaule ; il se retourna brusquement et se trouva face à face avec le chevalier de Sainte-Luce.

— Monsieur le baron de Cossac ! dit le jeune homme en ôtant sa toque et saluant avec une exquise courtoisie.

— Monsieur le chevalier de Sainte-Luce !

riposta le baron se redressant sur la hanche et donnant un coup de poing sur son feutre pour l'enfoncer sur ses yeux.

— Mon Dieu! monsieur le baron, reprit le chevalier, l'aménité de votre accueil a quelque chose de si engageant, que j'eusse souhaité vivement de nouer avec vous des relations d'amitié; malheureusement quelque chose s'oppose à ce que je puisse satisfaire ce désir.

— Je ne vous comprends pas, chevalier, dit Cossac en rembrunissant de plus en plus son visage.

Le jeune homme se plaça en face du baron et le regardant fixement :

— Monsieur le baron de Cossac, lui dit-il, vous portez des moustaches longues et touffues, ce qui semble faire la critique des miennes, qui sont courtes et effilées, je vous en demande raison.

A cette étrange provocation, tous les gentilshommes se regardèrent stupéfaits.

— Peste! voilà un jeune coq qui chante bien haut pour son âge, dit Lanoue.

— Ah ça! d'où sort-il donc et que vient-il faire parmi nous? demanda d'Aubigné en jetant sur le jeune homme un regard de travers.

— Ce nom de Sainte-Luce respire un parfum catholique qui ne me revient guère, ajouta Châtillon.

— Messieurs, dit tout à coup Villandri en prenant le chevalier par la main, je vous présente le jeune homme dont vous a parlé le roi Henri, celui qui l'a sauvé ce matin de la fureur du sanglier, et qui se rend ici sur l'invitation du roi, notre sire.

Cette déclaration changea brusquement la disposition des esprits ; on se rapprocha du jeune homme, on le félicita, on lui fit accueil, mais sans cependant oublier complétement la réserve que devait imposer à des huguenots son titre de catholique.

— Par la mort-Dieu ! dit Cossac à Villandri, tu as bien fait de te presser, car je jure sur mon épée que si ce beau muguet ne se hâte de retirer ses paroles, il ne profitera pas de l'honneur qu'a bien voulu lui faire Sa Majesté.

Et il regarda fièrement le chevalier pour

lui faire comprendre qu'il attendait sa réponse.

Le jeune homme soutint d'abord ce regard avec beaucoup de sangfroid, puis, tout à coup il se mit à sourire.

— Par le diable d'enfer ! s'écria Cossac furieux, je voudrais bien savoir ce que j'ai de si drôle dans ma personne pour exciter votre hilarité !

— Ne vous offensez pas, monsieur le baron, répondit Sainte-Luce avec calme, mais c'est que plus je regarde vos grosses

moustaches et votre regard sombre, plus je suis frappé de la ressemblance qu'il y a entre vous et le terrible Pierre Godard.

Tout le monde se mit à rire, car Pierre Godard était généralement connu comme un type parfait de grossièreté et de ridicule.

— Ah! pour le coup, s'écria le baron hors de lui, voilà qui passe les bornes!

Et tirant son épée du fourreau :

— Allons, dit-il, vous le voulez, ne vous en prenez qu'à vous.

— C'est bien entendu, répondit Sainte-Luce, en tirant également son épée et se mettant en garde; mais je vous en supplie, monsieur de Cossac, veuillez supposer un instant que je ne suis pas un enfant, et daignez me traiter comme si j'étais aussi habile que vous au maniement de l'épée; cela flattera vivement mon orgueil, je vous assure.

Le combat était commencé avant que le jeune homme n'eût achevé sa phrase, et le baron ne tarda pas à s'apercevoir que, bon gré, mal gré, il lui faudrait bien faire droit à sa requête.

Le chevalier était un tireur fort adroit.

Cossac adopta donc une prudente défensive, convaincu que son jeune adversaire, rompu par la fatigue, ou excité par l'impatience, oublierait bientôt toute mesure et se livrerait à lui par quelque témérité hasardeuse.

Dès l'abord, les forces des deux adversaires semblèrent se partager dans une proportion à peu près égale, et il eût été difficile de juger à qui resterait l'avantage.

Ils s'observaient et s'étudiaient mutuel-

lement, plutôt qu'ils ne combattaient encore.

On voyait que, dès les premières minutes de l'engagement, ils s'étaient justement appréciés et avaient compris qu'ils n'auraient raison l'un de l'autre qu'en y employant toute leur science et tous leurs efforts.

L'attitude de Cossac surtout prouvait que l'affaire lui paraissait sérieuse ; et qu'il venait de rencontrer un adversaire digne de lui. Les gentilshommes faisaient tranquillement cercle autour des deux combattants.

Si futile que fût pour eux le motif apparent de ce duel, pas un n'avait eu la pensée de s'y opposer, tant c'était chose commune et attrayante qu'une affaire d'honneur à cette époque.

— En vérité! monsieur le baron, dit Sainte-Luce en ferraillant avec une aisance merveilleuse, je ne sais comment vous remercier de votre courtoisie.

— Que voulez-vous dire? demanda Cossac qui commençait à s'étonner de voir durer si longtemps le sangfroid de son adversaire.

— Je vous ai prié de me traiter comme si vous faisiez quelque cas de mes talents à l'escrime, et je me plais à reconnaître devant ces messieurs que vous accomplissez mon désir avec un scrupule qu'on ne saurait trop louer.

— Je crois vraiment que vous vous permettez de railler, dit le baron en faisant tous ses efforts pour comprimer sa colère.

— Le ciel m'en préserve ! j'ai bien assez affaire de me défendre, car, sur mon âme ! vous êtes le plus fort tireur que j'aie encore rencontré. Non..., c'est sincèrement

que je vous remercie de vouloir bien faire croire à ces nobles gentilshommes que je ne suis pas trop gauche dans le maniement des armes, et, pour vous le prouver, je veux vous indiquer un coup de pointe fort curieux que j'ai appris en Italie; car, en conscience, pour les armes comme pour le reste, il n'est rien de tel que de voyager. Tenez, le voici.

— Mort-Dieu! jura Cossac en faisant un mouvement convulsif.

Le sang avait jailli de son épaule.

— On me l'a donné comme infaillible, reprit Sainte-Luce toujours calme et souriant, et voici la troisième fois que je m'assure par moi-même qu'on ne m'a pas trompé.

Il y eut ici un temps d'arrêt. Les gentilshommes réformés se regardèrent l'un l'autre, émerveillés à la fois de tant d'adresse et de présence d'esprit.

— Sang-Dieu ! quelle lame et quel cœur ! dit Lanoue.

— Pour mon compte, dit d'Aubigné, je

donnerais beaucoup pour qu'il fût des nôtres.

— Cossac, ajouta Villandri, voilà un duel qui te fera plus d'honneur que celui dont tu voulais te régaler ce matin avec les bonnes gens de la métairie.

Cossac comprit le sentiment d'admiration sympathique qu'excitait le chevalier de Sainte-Luce et se sentit profondément humilié du rôle qu'il jouait en face d'un adversaire de si mince apparence et qu'il avait traité si cavalièrement, et la colère lui serra la gorge.

— Est-ce que nous en restons-là? demanda le jeune homme à Cossac?

— En rester là! vous ne me connaissez guère, s'écria Cossac en se remettant en garde et en jetant à Sainte-Luce un regard plein de rancune et de colère.

— Je ne sais si je me flatte, reprit Sainte-Luce en recommençant à ferrailler avec la même justesse de coup d'œil et la même tranquillité d'esprit, mais je pense que ce coup de pointe a votre approbation. N'importe, ma reconnaissance ne se bornera pas là. J'ai aussi visité l'Espagne et j'ai ap-

pris par là un coup d'estocade qui n'est pas moins précieux que celui que je viens de vous faire apprécier ; tenez, jugez-en.

— Mille diables d'enfer ! hurla Cossac en recevant en plein visage un coup qui lui coupa la joue en deux.

— Oh ! ne vous étonnez pas, dit froidement Sainte-Luce, ce sont des bottes nationales qu'il est inutile de vouloir parer quand on ne connaît que l'escrime française.

Rosny voulut faire cesser le combat,

mais Cossac s'y opposa avec furie, et les fers se croisèrent de nouveau.

— Je n'ai plus qu'un coup à vous faire connaître, dit alors le chevalier; mais quand vous l'aurez reçu, vous avouerez que c'est le plus beau des trois, j'en suis certain.

Au lieu d'attendre ce coup si pompeusement annoncé, le baron se mit à attaquer Sainte-Luce avec une vigueur qu'il croyait irrésistible; mais celui-ci écarta habilement le fer qui le menaçait et ne tarda pas à reprendre l'offensive.

— Ce fameux coup, reprit-il alors d'une voix qui devint tout à coup brève et mordante, c'est en Prusse, c'est à Berlin que je l'ai appris! un pays que vous connaissez, je crois, monsieur le baron. Voyez si je l'ai trop vanté!

Il se fendit vivement et son épée disparut à moitié dans la poitrine de Cossac.

Le baron fit entendre un cri, lâcha son arme, chancela un instant comme s'il allait tomber en avant, et finit par tomber tout de son long sur le dos.

Châtillon, Rosny et d'Aubigné s'élancèrent vers lui.

Sainte-Luce essuya son épée sur le gazon et la rengaîna.

— Mort-Dieu ! dit Cossac en tournant les yeux vers Sainte-Luce, voilà un intrépide jeune homme et un brave fils !

Et il perdit connaissance.

— Son sang coule à flots, dit d'Aubigné après avoir examiné la blessure, mais le

coup n'est pas mortel, il en sera quitte pour garder le lit deux ou trois mois.

Puis, avisant des soldats qui jouaient à quelques pas de là, il leur ordonna de prendre Cossac et de l'emporter dans sa chambre avec les plus grandes précautions.

— Or çà, dit Lanoue au chevalier, voilà notre pauvre Cossac au lit, et on peut dire que vous l'y avez envoyé le plus courtoisement du monde; mais, entre nous, avouez que c'est lui faire payer

un peu cher la longueur de ses moustaches.

Sainte-Luce allait répondre, quand Châtillon dit vivement et à voix basse :

— Le roi ! attention.

Tous les gentilshommes comprirent la pensée de Châtillon et se groupèrent autour de la large tache de sang qui tranchait sur le gazon.

Henri de Navarre s'avança vers ses ca-

pitaines avec ce visage libre et enjoué, cet air fin et railleur, cet œil pénétrant et radieux d'intelligence qui donnaient à la fois à sa personne un charme si irrésistible et un si grand air d'autorité.

— Eh bien, mes compères, leur dit-il, est-ce que le plaisir que vous prenez sur ce préau vous préoccupe au point de vous faire oublier l'heure du dîner? Il me semble cependant que nous devons tous en avoir besoin.

Nul des gentilshommes ne répondit,

mais ils se serrèrent un peu plus l'un contre l'autre.

Alors, Henri les regardant plus attentivement :

— Ah ça ! dit-il, qu'avez-vous donc tous ? Ventre-saint-gris ! il faut avouer que si vous vous récréez, il n'y paraît guère sur votre mine. Voilà notre brave Châtillon aussi penaud que s'il était prisonnier de M. de Guise ; et toi, Lanoue, tu ne serais pas plus déconfit si tu t'étais fait battre par Mayenne, ce gros tonneau de

graisse, comme l'appellent ses amis, les Parisiens. Eh bien! et Rosny aussi et le sage Plessis-Mornay! Ah! voyons, finissons-en, messieurs, et que l'un de vous veuille bien prendre la parole pour m'expliquer le mot de cette énigme.

Personne ne bougea encore.

Henri recula d'un pas ou deux pour mieux les observer; puis, les toisant des pieds à la tête, il finit par apercevoir quelques taches de sang.

— Ah! ah! je commence à comprendre,

dit-il en prenant un visage plus sérieux ; pourriez-vous me dire comment il se fait que l'herbe de ce préau vienne rouge au lieu de pousser verte ?

— Sire, dit Villandri avec embarras, je crois que c'est un cheval qui s'est abattu et qu'on a saigné ici.

— Oui-dà ! dit Henri en regardant fixement Villandri, qui tâchait de prendre un air indifférent, oui-dà ! voilà du sang de cheval qui me fait tout l'effet d'avoir coulé dans des veines de chrétien.

Le silence des gentilshommes lui indiqua qu'il avait deviné juste.

— Ah! Ventre-saint-gris! messieurs, s'écria Henri, voilà qui me fâche singulièment. Quoi! malgré la parole que vous m'avez donnée, vous vous battez entre vous, quand nous n'avons pas assez de tout notre sang pour faire face à nos ennemis et amener le triomphe de notre cause! Eh! que dois-je donc attendre des autres, si mes plus fidèles serviteurs oublient, pour de frivoles querelles, l'obéissance qu'ils me doivent?

Les gentilshommes ne se défendaient

pas, car ils ne pouvaient se disculper qu'en accusant Cossac et Sainte-Luce.

Alors le chevalier sortit brusquement du groupe où il était confondu, et abordant le roi la toque à la main :

— Sire, lui dit-il, c'est moi seul qui suis coupable ; c'est moi qui me suis battu avec le baron de Cossac.

— Ah ! vous voilà, mon jeune ami, dit Henri, qui parut enchanté de revoir le chevalier ; vous vous êtes rendu à mon invitation, c'est bien. Mais que diable avez-

vous donc eu à démêler avec ce bretteur de Cossac ? Je parierais que c'est lui qui vous a provoqué, le brutal !

— Non, sire, c'est moi qui lui ai demandé satisfaction.

— Vous ? Au fait, vous ignoriez ma défense.

— Il est vrai que je l'ignorais, sire ; mais, pardonnez ma hardiesse, je l'aurais connue, que ni cette défense, ni rien au monde ne m'eût empêché de provoquer le baron de Cossac.

— Oh! oh! c'était donc bien grave. Voyons, Lanoue, tu as été témoin de l'affaire, conte-moi cela.

— Volontiers, sire, répondit Lanoue, mais du diable si j'y comprends quelque chose.

— Voyons, qu'a dit M. de Sainte-Luce à Cossac?

— Voilà ses propres paroles, sire; il lui a dit : Monsieur le baron, vous portez des moustaches longues et touffues, ce qui semble faire la critique des miennes qui

sont courtes et effilées, je vous demande raison.

— Singulière phrase, dit Henri.

— Sire, répondit gravement Sainte-Luce, c'est celle que M. de Cossac a dite à mon père, il y a vingt ans, quelques heures avant de le jeter sur le terrain.

— Ah ! j'y suis, dit Henri.

Puis frappant sur l'épaule du chevalier :

— Vous êtes un homme de cœur et de résolution, lui dit-il. C'est bien, et je ne puis vous blâmer d'avoir fait ce qu'à votre place j'eusse sans doute fait moi-même. Ah çà! et Cossac, où en est-il? poursuivit le roi en s'adressant à Lanoue.

— Dans deux mois, il n'y paraîtra plus, sire.

— Alors, dit Henri, je ne vois là qu'une bonne saignée; cela lui dégagera un peu le cerveau : il n'y a pas de mal; et maintenant, messieurs, allons dîner.

On se mit en marche.

— Ah! ajouta tout à coup Henri, j'ai à vous avertir d'une chose, messieurs, c'est que nous allons avoir à table un nouveau convive pour lequel je vous demande les plus grands égards.

CHAPITRE TREIZIÈME

XIII

A table.

Quand tous les gentilshommes eurent pénétré dans la vaste salle où était servi le festin, Lanoue dit au roi, après avoir jeté un regard de côté et d'autre :

— Mais, sire, je ne vois guère le compagnon dont vous avez parlé; serait-ce un diablotin ou un farfadet?

— Que non pas! dit Henri, il est pardieu bien de chair et d'os comme vous et moi; vous allez en juger.

Et s'adressant à un valet :

— Holà, lui dit-il, qu'on introduise le convive que vous savez.

Les gentilshommes se perdaient en conjectures sur ce convive inconnu, quand la

porte s'ouvrit et livra passage à un moine mendiant qui entra, les traits presque entièrement cachés par son capuchon.

— Arrivez, mon père, lui dit Henri, et prenez place à notre table.

Le moine jeta un regard perçant sur les capitaines réformés, et s'inclinant devant le roi, s'avança au milieu de la salle avec une apparence de calme assez habilement feinte pour dissimuler l'inquiétude dont il était dévoré.

— Un moine! Pardieu! dit Châtillon,

nous comptions sur une surprise plus agréable.

— Allons, rappelez-vous la recommandation que je vous ai faite à tous, dit le roi, et mettons-nous à table. D'ailleurs, ce bon père est un religieux paisible et inoffensif, qui ne se mêle point des affaires de l'État. Laissons donc à chacun sa croyance, et tâchons de vivre en paix.

Le repas commença, et quoiqu'il ne se fît point remarquer par la délicatesse des mets, tout le monde y fit fête ; le moine seul ne se livra à son appétit qu'avec une

extrême réserve, et sur l'observation que lui en fit le roi, il répondit que les règles de son ordre lui faisaient une loi de ne point s'adonner à la bonne chère.

— Ventre-saint-gris! répondit le roi, m'est avis cependant qu'on fait meilleure chère au réfectoire de vos couvents de France qu'à notre table royale. Mais faites à votre volonté.

Quand le repas tira vers sa fin, le roi dit à Châtillon :

— Or çà, compère, tu m'as reproché

tout à l'heure de ne t'avoir fait qu'une médiocre surprise, eh bien, réjouis-toi donc, car je t'en ai ménagé une, et à vous tous mes amis, qui aura de quoi vous satisfaire.

— Voudrait-il nous servir un plat d'écus d'or? dit d'Aubigné à l'oreille de Châtillon.

— Je n'ai pas entendu ce que vient de murmurer tout bas d'Aubigné, s'écria le roi, mais je parierais que cette mule de Saintonge s'est permis de gloser encore sur ce qu'elle appelle ma ladrerie.

D'Aubigné ne répondit pas, mais il fit la moue comme un enfant mécontent d'être pris en faute.

— Tu vois bien que j'ai deviné, reprit Henri; mais, tu as beau dire, je t'assure que tu n'en auras pas un rouge liard de plus.

— Ni de moins, à coup sûr, riposta vivement d'Aubigné, ce serait difficile.

— Mais, vieil entêté, reprit Henri, ne sais-tu pas que je suis le plus pauvre po-

tentat de la chrétienté et que je manque bien souvent d'argent pour faire la guerre?

— Eh! nous le savons bien et lui aussi, dit Lanoue, dont le désintéressement égalait le courage; aussi n'est-ce pas l'argent, mais l'honneur que nous cherchons au service de Votre Majesté. Laissez donc dire d'Aubigné, vous savez qu'il faut toujours qu'il grogne, mais revenons à votre surprise; nous sommes fort curieux de la connaître.

— Ah! ah! dit Henri en souriant, vous

y tenez ! Eh bien, voyons, mes braves, que diriez-vous si l'on venait vous apprendre que nous avons en ce moment un ligueur au château de Nérac ?

Le moine tressaillit légèrement, mais personne ne remarqua son trouble.

— Un ligueur ! s'écrièrent à la fois tous les réformés, un ligueur ici !

— Et non seulement un ligueur, reprit Henri, mais un des seize !

— Un seize? un seize parmi nous!

— Et l'un des plus connus et des plus enragés, ajouta le roi.

Tous les capitaines se regardèrent stupéfaits.

— Est-ce possible? dit Rosny; je ne puis le croire; Votre Majesté veut rire!

— C'est la vérité pure, répondit Henri de Navarre, et je compte prochainement l'offrir à vos regards.

— Ah ! s'écria Châtillon, nous avons mis la main sur un ligueur ! Ah ! nous tenons un seize ! Ah ça, mais il faut qu'il ait le diable au corps pour avoir osé venir ici !

— Oh ! nous l'y avons bien un peu amené, dit le roi. Mais enfin, il a pénétré dans ce pays, ce qui est déjà un coup d'audace assez remarquable, eu égard surtout au singulier moment qu'il a choisi.

— Quel moment ? que voulez-vous dire ? demanda Lanoue.

— Je veux dire, mon cher Lanoue, qu'à l'heure même où ce hardi limier de Lorraine venait fureter dans nos garennes royales, je recevais par une voie secrète une pièce curieuse, que Paris connaît aujourd'hui, qui retentira demain dans toute l'Europe, et dont je veux vous donner communication. Mais... mangez donc, mon père, dit Henri en s'interrompant; est-ce que vous n'auriez pas bon appétit?

Le moine s'inclina et reprit sa fourchette qu'il avait un moment abandonnée.

— Il ne faut pas vous étonner, dit Henri,

de nous voir ainsi jaser en soupant. Nous n'observons pas la règle du silence, nous, et nous sommes d'avis qu'à table on peut très bien causer d'affaires et qu'un bon verre de vin fait quelquefois passer une mauvaise nouvelle. Allons, mes maîtres, reprit le roi en s'adressant à ses gentilshommes, un premier coup pour préparer les voies, car je vous avertis que ce que vous allez entendre sera difficile à digérer ! Tiens, Briquemaut, lis.

Briquemaut était un gros homme tout rond, au teint rose, aux yeux à fleur de tête et ressemblant, quand il marchait, à

un tonneau planté sur des pattes d'autruche. Briquemaut était le sommelier du château de Nérac.

— Comment! dit Lanoue, c'est à Briquemaut que vous faites lire...

— Cet affreux grimoire! Oui, mes mais, car messieurs les ligueurs ne sont guère amusants, et ce morceau est fort maussade par lui-même. J'ai l'espoir que l'accent nazillard de maître Briquemaut parviendra à l'égayer un peu.

Briquemaut prit fièrement le papier que

lui tendait le roi, et toussa comme un orateur prêt à lancer ses foudres d'éloquence.

— Çà, messieurs, dit le roi, que la prose de nos bons amis de l'Union ne nous empêche pas de manger, je vous en prie. Monsieur de Sainte-Luce, versez donc à boire à notre hôte, continua-t-il en désignant le franciscain. Allons, va, Briquemaut.

Briquemaut commença. Dès le début, sa voix de fausset fit merveille. Comme le préambule était assez insignifiant, on ne

s'occupa d'abord que de l'air béat et de la face rubiconde et réjouie du sommelier, qui n'avait jamais reçu du roi son maître une pareille marque de confiance, et qui se figurait, tout en lisant, que la journée du lendemain ne se passerait pas sans qu'il fût nommé secrétaire particulier de Sa Majesté.

Tout à coup une grande rumeur éclata parmi les convives.

Briquemaut s'imagina qu'il venait d'arriver quelqu'accident, et regarda tout autour de lui.

— Répète, répète les derniers mots que tu viens de lire, s'écria Châtillon.

— Il faut que je recommence ? demanda Briquemaut. Qu'à cela ne tienne !

Et remontant au haut de la page, il lut : « Manifeste et requête de nos seigneurs les princes... »

— Ce n'est pas le titre qu'on te demande, répliqua Châtillon, mais deux ou trois lignes seulement avant l'endroit où tu t'es arrêté. Cela commence par : Lesdits

défenseurs de la foi catholique et romaine...

— Voilà, voilà, dit Briquemaut.

Et élevant encore d'un ton le diapason aigu de sa voix, il répéta :

« — A ces causes, lesdits défenseurs de la foi catholique et romaine font respectueusement observer à Sa Majesté que le roi de Navarre a envoyé en Allemagne et en Angleterre brasser une ligue à la ruine et confusion des catholiques... »

— Ils voient des ligues partout! s'écria Lanoue.

Briquemaut continua :

« — Ledit roi de Navarre, prévoyant la mort du roi Henri III, advenant laquelle il se prépare à la mutation de la religion et à envahir les biens du clergé et confisquer ceux de la noblesse, si elle n'adhérait à son intention... »

— Sang-Dieu! s'écria Châtillon, si je les tenais tous les seize, avec leur Balafré

en tête, quelle sarabande je leur ferais danser !

— Laissez donc Briquemaut achever, Châtillon, dit le roi, vous le troublez.

Briquemaut sourit en forme d'approbation et reprit du même ton :

« — Lequel roi de Navarre lesdits défenseurs de la foi catholique et romaine déclarent incapable de succéder au royaume de France, et proclament M. le cardinal de Bourbon premier prince du sang et héritier présomptif du trône. »

— Mon épée! mon cheval! s'écria Lanoue en se levant. Je veux aller à Paris!

— Bien dit! ajouta Châtillon. Il faut détrôner ces bonnes gens-là avant qu'ils n'aient pris possession de la couronne.

— Allons donc, sire, dites un mot, s'écria d'Aubigné, et nous leur courons sus!

— Vive Dieu! mes braves, répondit Henri, comme vous y allez! Soupons d'abord, s'il vous plaît, nous verrons ensuite. Mais, avant tout, ne perdons pas de vue

l'objet dont je vous ai parlé et que vous oubliez un peu, ce me semble.

— Le ligueur! c'est vrai, dit Châtillon, où est-il?

— Où est-il? où est-il? répéta-t-on de toutes parts.

— C'est Villandri qui s'est chargé de le mettre en lieu sûr, dit le roi, il ne nous échappera pas.

Villandri, qui n'avait encore ouvert la

bouche que pour manger, jeta un regard au roi qui sourit, puis un autre regard au moine, qui baissa la tête comme pour regarder dans son assiette.

— N'est-ce pas, Villandri, ajouta le roi, que tu m'en réponds?

— Pardieu, oui, dit Villandri avec un grand sérieux. Il est gardé à vue.

— Qu'on nous le serve en guise de dessert, dit Châtillon ; n'eussions-nous que le plaisir de lui dire son fait, ce serait déjà un bon régal.

— Tout doux, Châtillon, tout doux, dit le roi ; la chose est grave et demande à être traitée gravement. La présence d'une de ces obscures vipères parmi nous, au moment même où le serpent de Lorraine lance sur notre personne son venin le plus mortel dans le Manifeste que vous venez d'entendre, est un symptôme dont l'importance ne saurait nous échapper. Ce ligueur ne peut avoir eu, en venant ici, que des intentions mauvaises. Il y a donc des mesures à prendre, et je les veux prudentes autant que sévères. Et tenez, puisque nous sommes réunis, je ne serai pas fâché d'avoir l'avis de chacun de vous. Mais réfléchissez avant de parler, mes

compères, et surtout mettez-y un peu de modération.

— La modération, c'est mon fort, à moi ! dit d'Aubigné ; qu'on le jette dans un cul de basse-fosse, et qu'on l'y laisse sans manger pendant huit jours !

— Bah ! dit Châtillon, nous avons à l'est du château une belle petite muraille de cent cinquante pieds de haut. Ce serait plus tôt fait.

Rosny, Lanoue, Villaridri et les autres parlèrent tous à la fois, et les différents

avis se perdirent dans le bruit de toutes ces voix réunies.

— Et vous, mon père, reprit Henri, en s'adressant au franciscain, que me conseillez-vous?

— L'indulgence, dit le moine d'une voix légèrement éraillée.

— Voilà la plus belle réponse qui ait encore été faite, dit Henri de Navarre, belle surtout en ce qu'elle est désintéressée. Mais que voulez-vous, mon bon père, que voulez-vous, mes chers amis? J'avais de-

viné vos avis d'avance, et j'avoue qu'aucun d'eux ne saurait me faire abandonner la résolution que j'avais prise avant de vous consulter. Vous trouverez donc bon que j'y revienne.

— Comment? Quelle résolution? demanda Lanoue.

— Que veut-il dire? ajouta Châtillon.

Se tournant alors vers un écuyer qui se tenait à la porte du fond, le roi ajouta :

— Qu'on fasse venir Jean Coupechair.

CHAPITRE QUATORZIÈME

XIV

Jean Coupechair.

Briquemaut demanda s'il devait continuer.

— Continue, Briquemaut ! dit le roi. A en juger par l'étiquette, le fond du sac

mérite d'être visité. Je n'ai fait que parcourir cette épître, mais je crois me rappeler que la fin vaut le commencement. Va, Briquemaut, va !

Briquemaut redonna à sa voix un degré de sonorité convenable et reprit ainsi :

« — Sur quoi lesdits défenseurs de l'Église déclarent le roi de Navarre hérétique... »

— Le mot est dur !

« — Relaps... »

— De mieux en mieux.

— Me voilà, sire, dit tout-à-coup une voix rauque au fond de la salle.

Tous les yeux se dirigèrent de ce côté, et l'on vit, droit sur le seuil, pareil à un soldat qui attend les ordres de son chef, un grand gaillard à la chemise tachée de sang, à la chevelure rousse, la poitrine et les bras nus.

— Ah! ah! dit le roi, c'est toi, Jean Coupechair. Mes ordres sont-ils exécutés?

— Oui, sire, répondit l'homme aux cheveux roux.

— Hérétique! relaps! murmura Henri en examinant attentivement le moine. Comme ils me traitent! Dis-moi, Jean Coupechair.

— Sire!

— Tes couteaux sont-ils bien affilés?

— Oui, sire.

— Allons, c'est déjà une bonne avance.

— Ah ça dit d'Aubigné, est-ce que vous supposez à vos amis, sire, la patience des anges, pour les tenir aussi longtemps dans l'incertitude de ce que vous voulez faire?

— Laisse donc lire Briquemaut. Hé! Briquemaut, où en es-tu?

— Hérétique... relaps, annona le sommelier.

— Nous le savons. Après?

— Ah! fit Briquemaut... j'y suis, « perturbateur de l'État... »

— Ils me feront noir comme Satan!

« — Et ennemi juré de tous les catholiques. »

— Par la mort-Dieu! ce n'est pas vrai! s'écria Henri en se levant. Monsieur de Sainte-Luce, votre main!

Le jeune homme tendit sa main au roi, qui la serra cordialement.

— Pardon, sire, dit l'homme aux bras nus, mais le gril chauffe, et si je n'étais pas là...

— Va, Coupechair, va, mon garçon, et quand ton gril sera assez rouge pour qu'on rôtisse les pieds à celui que tu sais bien, tu viendras m'avertir.

Le moine ouvrit de grands yeux effarés.

— Mon père, dit Henri, versez-moi donc à boire, je veux que vous soyez mon échanson.

Le franciscain obéit ; mais une suite de sons cadencés, produits sur le bord du verre d'Henri par le goulot de la bouteille, attestèrent clairement que l'échanson n'était rien moins que rassuré.

Jean Coupechair fit un demi-tour et disparut dans l'ombre du vestibule.

Pendant ces derniers mots, Lanoue s'était penché vers d'Aubigné, et lui disait à l'oreille :

— Comprends-tu cet Henri, qui tourne à tous vents, et qui fait bonne mine aux

papistes, comme s'il comptait sur eux pour mener à bien ses affaires? Un peu plus, et il embrassait, je crois, ce petit Sainte-Luce !

— Je te dis, répondit d'Aubigné d'un ton lugubre, qu'il nous fera mourir de chagrin.

— Ah ! si nous ne l'aimions pas tant ! soupira Lanoue.

— Oui !... mais nous l'aimons, répliqua d'Aubigné avec l'accent de la résignation.

— Je continue, dit Briquemaut.

Et il allait passer à la seconde page.

— Non pas, non pas, dit le roi. En voilà assez.

— En voilà beaucoup trop, s'écria Châtillon en frappant du poing sur la table. Voyons, Rosny, qu'en pensez-vous? Voyons, Lanoue, d'Aubigné, quand vous chuchotterez là, entre vous!... est-ce que vous n'avez pas entendu? Est-ce que cela ne crie pas vengeance? Après un si rude coup de griffe, ferons-nous encore patte

de velours ? A vous dire le vrai, j'ai de la paix par dessus les oreilles, et il me semble qu'une bonne guerre...

— Oui, oui ! la guerre ! s'écrièrent-ils tous à la fois.

— Halte-là ! mes maîtres ! reprit le roi. Ventre-saint-gris ! vous n'êtes pas dégoûtés ! La guerre ! c'est-à-dire la vie en plein vent, les joyeuses estocades, le cliquetis des épées et l'odeur de la poudre à canon ! Qu'on vous donne tout cela, et vous serez contents ! Je le crois pardieu bien ! Mais c'est là le beau côté de la médaille... Et,

quant au revers, vous vous gardez bien d'y songer; le revers, c'est à dire les blasphêmes, le désordre, l'incendie et le pillage dont souffrent, en ces temps de licence, le pauvre peuple des villes et les malheureux paysans. Ah! vous ne pensez pas à tout cela, vous! mais j'y pense, moi; et je crois avoir trouvé le meilleur moyen pour éviter d'en venir là.

L'œil d'Henri de Navarre brillait comme s'il se fût allumé au feu d'une inspiration généreuse.

Le silence redoubla.

— Les chefs de la Ligue sèment l'injure et la calomnie contre mon honneur, reprit le roi. Eh bien ! je vais supplier en toute soumission le roi Henri de Valois, mon souverain, de ne point trouver mauvais que je déclare, sauf le respect dû à Sa Majesté, qu'ils en ont faussement et malicieusement menti. Je le supplierai, en outre, de vouloir bien permettre que j'offre à M. de Guise, chef suprême de l'Union, de vider cette querelle de sa personne à la mienne, un à un, deux à deux, dix à dix, en tel nombre qu'il voudra, avec armes visitées, entre cavaliers d'honneur, soit dans le royaume, en tel lieu que Sa Majesté ordonnera, soit dehors, en tel en-

droit que M. de Guise choisira lui-même.

— Ah! que vous êtes bien du sang de Bourbon! s'écria Rosny avec enthousiasme.

— Nous n'aurions pas trouvé cela, nous! dit d'Aubigné à Lanoue.

— Je lui en voulais tout à l'heure, répondit Lanoue, et voilà qu'à présent rien que sa voix me tire les larmes des yeux. Tiens! vois-tu? il nous a tous ensorcelés.

— Mornay, reprit Henri de Navarre en

jetant un regard à l'extrémité de la table, Mornay, vous ne dites rien?

— J'écoute, sire, répondit Mornay.

— Tant mieux, car vous aurez à prendre bonne note des paroles que j'ai prononcées tout à l'heure et à les envoyer dans le plus bref délai, sous forme de déclaration, à mon frère de Valois. Eh bien, messieurs, continua-t-il en s'adressant à tous, cet arrangement ne vaut-il pas toutes les guerres du monde? De cette façon, il n'y aura ni un paysan ruiné ni une chaumière brûlée.

— Sans doute, dit d'Aubigné ; mais, de cette façon aussi, nous ne combattrons pas tous, et les oisifs passeront un ennuyeux quart d'heure.

— Il est vrai que si le combat est seulement de deux contre deux, répliqua le roi, tu seras parmi ces oisifs-là, mon pauvre d'Aubigné, car voilà quelque temps que cette idée me trotte par la tête, et Châtillon avait déjà ma parole. Mais si M. de Guise consent à ce que nous soyons dix contre dix, dès ce moment je désigne pour m'accompagner MM. d'Aubigné, de Rosny, de Lanoue, de Villandri, Duples-

sis-Mornay, de Fontrailles, de Lavernay, de Florac, et...

Henri s'arrêta comme indécis sur le dernier nom qu'il allait prononcer.

Puis, enfin, il acheva, après un peu de réflexion et du ton le plus bienveillant :

— ... Et M. le chevalier de Sainte-Luce.

— Moi ! s'écria le jeune homme avec orgueil.

— Si toutefois il consent à accepter de ma part cette marque d'affection et d'estime.

— Dites ce témoignage d'honneur, s'écria Sainte-Luce en quittant sa place et en venant baiser respectueusment la main du roi.

Lanoue et d'Aubigné se penchaient déjà l'un vers l'autre pour échanger quelques murmures au sujet de la faveur dont Sainte-Luce était l'objet, quand Villandri élevant son verre, porta la santé du roi.

Tout se confondit dans un cri universel.

— Pardon, pardon, dit le roi en s'adressant directement au moine, vous n'avez pas bu, mon père, votre verre est plein.

— En effet, dit le moine ahuri.

— Une distraction, reprit le roi. Mais la chose est réparable. Oh ! je veux que vous buviez à ma santé.

Le franciscain salua et but.

Jean Coupechair reparut au seuil.

— Ah! ah! te voilà, ami Coupechair. Eh bien, tout est-il prêt?

— Tout est prêt.

— Alors, messieurs, dit Henri, descendons. Nous allons voir un spectacle tout à fait divertissant... Eh mais, qu'avez-vous donc, mon père, on dirait que vous vous évanouissez.

— Moi! s'écria le religieux en s'affermissant sur ses jambes.

— Villandri, donne le bras à ce bon moine, reprit le roi, il a l'air souffrant.

On se forma par groupes.

Henri descendit l'escalier en s'appuyant sur Sainte-Luce.

— Mon gentilhomme, lui dit-il, le roi de Navarre ne vous déplaît pas trop; je pourrais même dire que vous l'aimez, n'est-il pas vrai?

— Assez pour me dévouer à lui corps et âme, répondit Sainte-Luce avec feu.

— Vous m'avez déjà sauvé la vie, reprit Henri en lui tendant la main ; je suis donc en reste avec vous. Est-ce que vous ne pourriez pas m'indiquer vous-même un moyen d'acquitter cette dette, chevalier ?

— Comment, sire ?

— Et ! mon Dieu ! à votre âge, tout l'avenir se résume dans une espérance, tout le bonheur dans un nom. Ce nom, si vous jugiez à propos de me le confier, m'expliquerait à lui seul ce que je veux savoir,

et, peut-être, pourrais-je vous aider à triompher de certains obstacles...

— Sire, murmura Sainte-Luce avec embarras.

— Voyons, le temps nous presse. J'ai bien envie de deviner...

— Quoi! vous sauriez?

— Est-ce que les vrais amoureux ne portent pas le nom de leur belle écrit sur leur visage! Mademoiselle Laurence de Montmeylian... Ai-je bien lu?

— Parfaitement, sire.

— Eh bien! mon gentilhomme, écoutez-moi. Du côté de la jeune fille, vous êtes en bonne route et cela n'a rien d'étonnant. Vous avez une de ces vaillantes mines qui respirent la victoire. La mère est un cœur noble et une intelligence supérieure. Vous avez déjà fait, dit-on, votre chemin près d'elle, cela devait être. Mais vous aurez maille à partir avec le marquis de Montmeylian, esprit rétif, tête dure, caractère intraitable du moment qu'il s'agit de ceux de votre religion, plus intraitable encore lorsqu'il sera question

de vous, dont la famille, à ce qu'il paraît, n'a jamais été en bonne odeur auprès de lui. Quand le moment sera venu, avertissez-moi, monsieur de Sainte-Luce, et alors...

— Alors?

— Alors je verrai moi-même le marquis de Montmeylian. Tout le monde vous dira que cette volonté de fer ne plie au monde que devant moi. Soyez tranquille, chevalier, fût-il dans son plus mauvais jour, je lui dirai ferme et franc que je veux votre bonheur, et il obéira.

— Oh ! sire, que de bontés ?

L'émotion empêcha Sainte-Luce d'en dire davantage ; il prit la main d'Henri et la pressa une seconde fois sur ses lèvres.

Un grand tumulte s'élevait en ce moment à quelques pas d'eux.

C'était le moine qui était en vive discussion avec Villandri.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le roi.

Villandri voulut parler; mais le moine s'avançant tout-à-coup :

— C'est moi qui vous répondrai, roi de Navarre, s'écria-t-il en relevant son capuchon. Assez de mensonges et de dissimulation comme cela!... J'ai compris vos projets. Eh bien! ordonnez donc qu'on les accomplisse. Je m'attends à tout de la part d'un hérétique et d'un apostat!

Et en disant ces mots, il montrait à peu de distance un brasier rouge tout pétillant d'étincelles, sur lequel était placé un gril colossal. Près de cette fournaise se dessi-

nait la longue silhouette de Jean Coupe-chair, jaspée de teintes sinistres, mais insensible, inerte, pareille à celle d'un être surnaturel qui eût attendu, pour bouger, quelque signal mystérieux.

— Voilà un audacieux coquin! s'écria d'Aubigné en faisant un pas vers le moine.

— Pardieu! dit Châtillon, c'est notre ligueur! Sire, laissez-moi lui payer tout de suite le prix de son sermon!

— Un instant, dit Henri, un instant, s'il vous plaît! J'ai à peine compris ce que

vient de dire ce brave homme, et je désire qu'il s'explique.

— Roi de Navarre, reprit le moine avec l'accent de la rage, ta feinte douceur ne trompe personne, et je ne prévois que trop le supplice que tu me réserves ; mais, sois-en bien convaincu, les impies auront leur tour, et le tien viendra plus tôt que tu ne penses ! Maintenant, je suis entre tes mains, fais de moi ce que tu voudras, livre-moi à ce feu qui devrait te brûler comme hérétique, et à ce bourreau qui est damné comme toi. Je n'ai envie ni de résister, ni de fuir.

Le roi répondit à cette ronflante période par un long éclat de rire.

Le moine le regarda ébahi.

—Pardonnez-moi ce petit accès de gaîté, mon cher hôte ; mais c'est qu'en vérité vous venez d'avoir un mouvement superbe ! La façon dont vous vous êtes voué au martyre avait réellement quelque chose de sublime et d'imposant.

L'hilarité commençait à gagner de proche en proche.

Le moine se mordit les lèvres et serra ses poings.

— Allons, allons, rassurez-vous, noble victime, poursuivit le roi avec une emphase bouffonne, ce feu terrible que vous voyez allumé là est destiné à griller l'animal que Sainte-Luce a occis ce matin si fort à propos; et quant à Jean Coupechair, mon bourreau, apprenez à le mieux connaître. C'est un honnête père de famille qui saigne habituellement nos cochons, abat nos bêtes à cornes et s'appelle tout simplement Jean Bonhomme. Il n'y a rien là de bien effrayant, comme vous voyez.

Les rires redoublèrent.

— Holà ! Coupechair ! continua Henri, à ta besogne, mon garçon ! Il faut que nous tâtions de la bête cette nuit même, ou demain au plus tard.

Jean appela ses aides, et on les vit bientôt revenir portant le sanglier, les quatre pieds liés à un énorme bâton et la tête en bas.

— Quant à vous, monsieur, dit le roi en se tournant vers le franciscain, nous pourrions suivre à votre égard l'un des avis

que nous donnaient tout à l'heure nos serviteurs les plus zélés.

Les plus enragés capitaines firent un pas en avant, comme s'ils eussent voulu devancer les ordres de leur maître.

— Mais telle n'est pas notre intention, reprit vivement Henri, arrêtant d'un geste l'élan inconsidéré de ses amis. Vous avez soupé avec le roi de Navarre ; le roi de Navarre vous reconduit hors de son château en vous souhaitant bonne chance et bon vent. Vous êtes un des seize, je le sais ; eh bien, racontez à M.M. les membres de

l'Union ce dont vous avez été témoin ici. Sans doute, vous arriverez au milieu d'eux avant la réponse que j'ai chargé Mornay de rédiger et dont vous connaissez déjà les termes. Dites-leur tout ce que vous avez entendu, tout ce que vous avez vu. Ajoutez aussi, pour peu que cela vous convienne, que je vous ai tenu en mon pouvoir, que j'aurais pu vous faire payer cher votre impudente hardiesse, mais que le roi de Navarre, prompt à tirer l'épée devant un ennemi redoutable, dédaigne et trouve au-dessous de lui d'écraser la tête d'une vipère. Vous m'avez entendu. Je donne vingt-quatre vous heures pour sortir de ce pays. Allez ! allez !

Puis appelant Villandri :

— Sache qui il est, lui dit-il à voix basse, mets son nom sur le sauf-conduit que j'ai signé tantôt, et conduis-le sur la grande route. Une fois là, indique-lui le chemin le plus court et reviens. Il s'en tirera comme il pourra.

Villandri s'éloigna avec le ligueur.

Quand ils furent hors de vue, Henri dit à ses capitaines :

— En bien! comment trouvez-vous la surprise que je vous ménageais?

— Peu agréable, sire, dit d'Aubigné. Depuis que je sais ce qu'il y avait sous cette vilaine face, mon souper s'est arrêté net, et je le sens là qui m'étouffe.

— Patience, mon pauvre d'Aubigné; Mornay nous lira tout-à-l'heure l'épître que je destine à M. de Guise, et ta digestion, c'est moi qui te le dis, se fera le mieux du monde.

— Mais pourquoi, dit Lanoue, n'avoir

pas octroyé à ce visiteur malhonnête une centaine de coups de bâton ?

— Parce qu'il aurait fallu charger de ce soin un de nos valets, monsieur de Lanoue, répliqua sévèrement le roi, et que nous n'avons pas l'habitude, que je sache du moins, de confier à autrui nos affaires, quand il nous reste mille moyens de les faire nous-même.

Villandri revint sur ses entrefaites.

— Eh bien ? demanda le roi.

— C'est fait, sire; je l'ai laissé à la belle étoile et sous la garde de Dieu.

— Bon voyage! dit gaîment Henri. Ah ça, messieurs, rentrons au château; nous ferons bien une partie de cavagnole ou de passe-dix? Chevalier de Saint-Luce, vous êtes des nôtres?

— Oui, sire, répondit le chevalier; mais il ajouta un peu plus bas en se penchant à l'oreille du roi : Jusqu'à minuit seulement.

— Ah! dit le roi en souriant, à minuit?

— A minuit, répéta Sainte-Luce d'un air grave, m'attend une grande joie ou une grande tristesse.

— Liberté entière, dit Henri ; mais je vous préviens que je vous garderai jusqu'au dernier moment. Vous avez d'ailleurs encore près de deux heures à vous.

Tout le monde suivit Henri de Navarre au château.

Pendant ce temps, le faux moine était sur la grande route, à l'endroit même où

Villandri l'avait quitté, n'osant faire un mouvement, retenant sa respiration et comme tourmenté par une crainte nouvelle.

Tant d'émotions subies coup sur coup l'avaient ébahi, bouleversé, étourdi, et il était en proie à cette défaillance de cœur et d'esprit qui est comme la suite d'un vertige.

Pendant quelques minutes, il perdit pour ainsi dire la conscience de son être et le libre usage de sa raison, semblable à ces gens qui s'éveillent en achevant un rêve

terrible et se figurent voir encore les redoutables fantômes que le sommeil faisait surgir devant eux.

Mais l'air frais qui soufflait de la forêt voisine, et la force de volonté qui n'abandonnait jamais notre mystérieux voyageur, eurent bientôt dissipé les sombres vapeurs qui obscurcissaient son intelligence et le condamnaient momentanément à l'inaction.

Il secoua la tête à plusieurs reprises, essuya la sueur froide qui inondait son front et regarda autour de lui...

Il était seul...

Alors, portant la main à ses yeux comme pour recueillir ses idées et rassembler ses souvenirs, il murmura :

— Vingt-quatre heures! L'hérétique damné m'a accordé vingt-quatre heures... C'est bien ; je vais tâcher de les employer utilement pour mes affaires...

Puis se retournant vers le château de Nérac, dont les tourelles se doraient aux rayons du soleil couchant :

— Quant aux vôtres, messire huguenot, qui faites les doux yeux à la couronne de France, ajouta-t-il d'un ton de menace, je m'en occuperai plus tard, et soyez-en bien sûr, d'une façon ou d'une autre, je vous rendrai votre souper.

Et reprenant sa route, après s'être assuré qu'il n'était ni observé ni suivi, il se dirigea vers le domaine de Montmeylian.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.